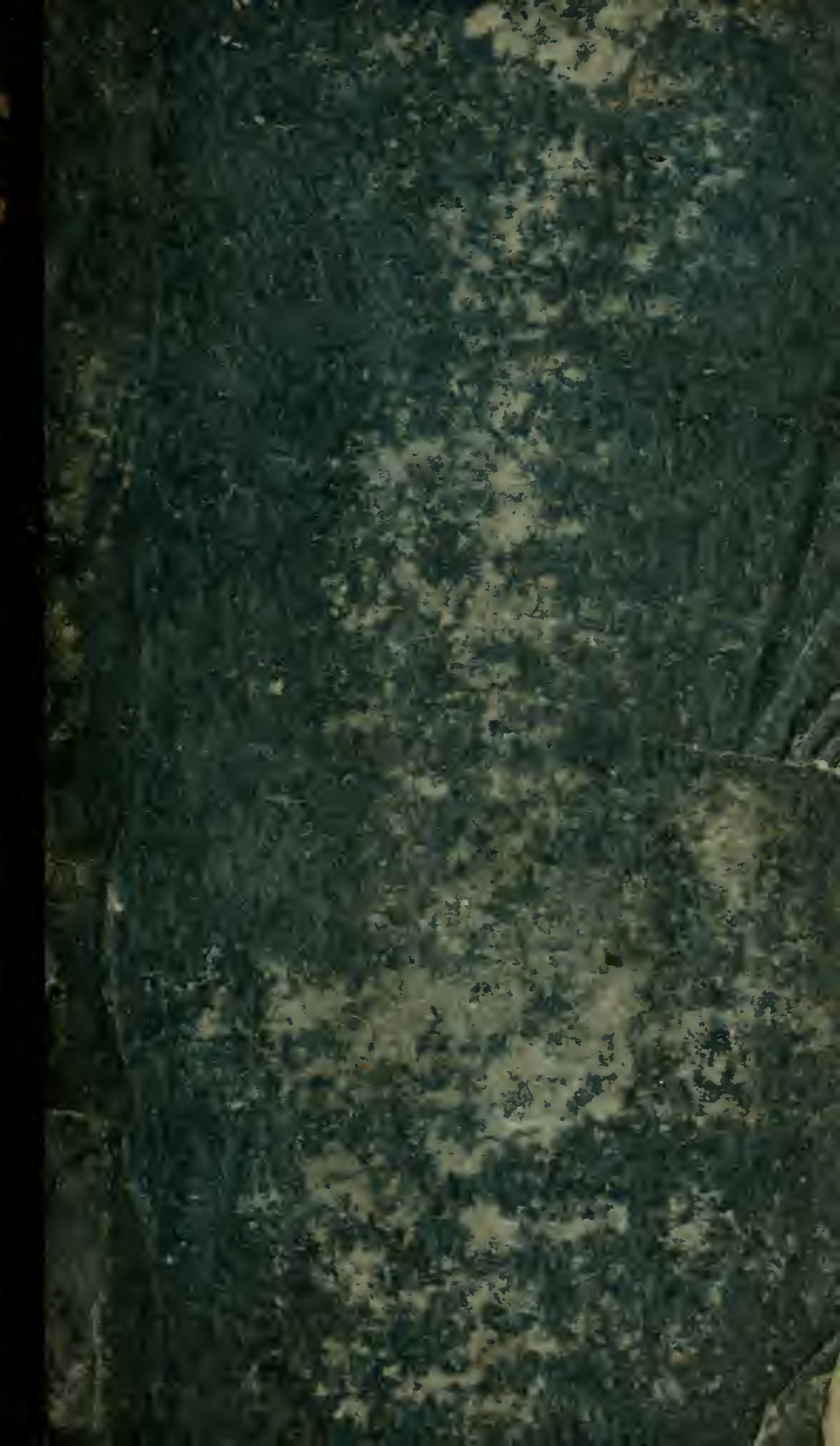
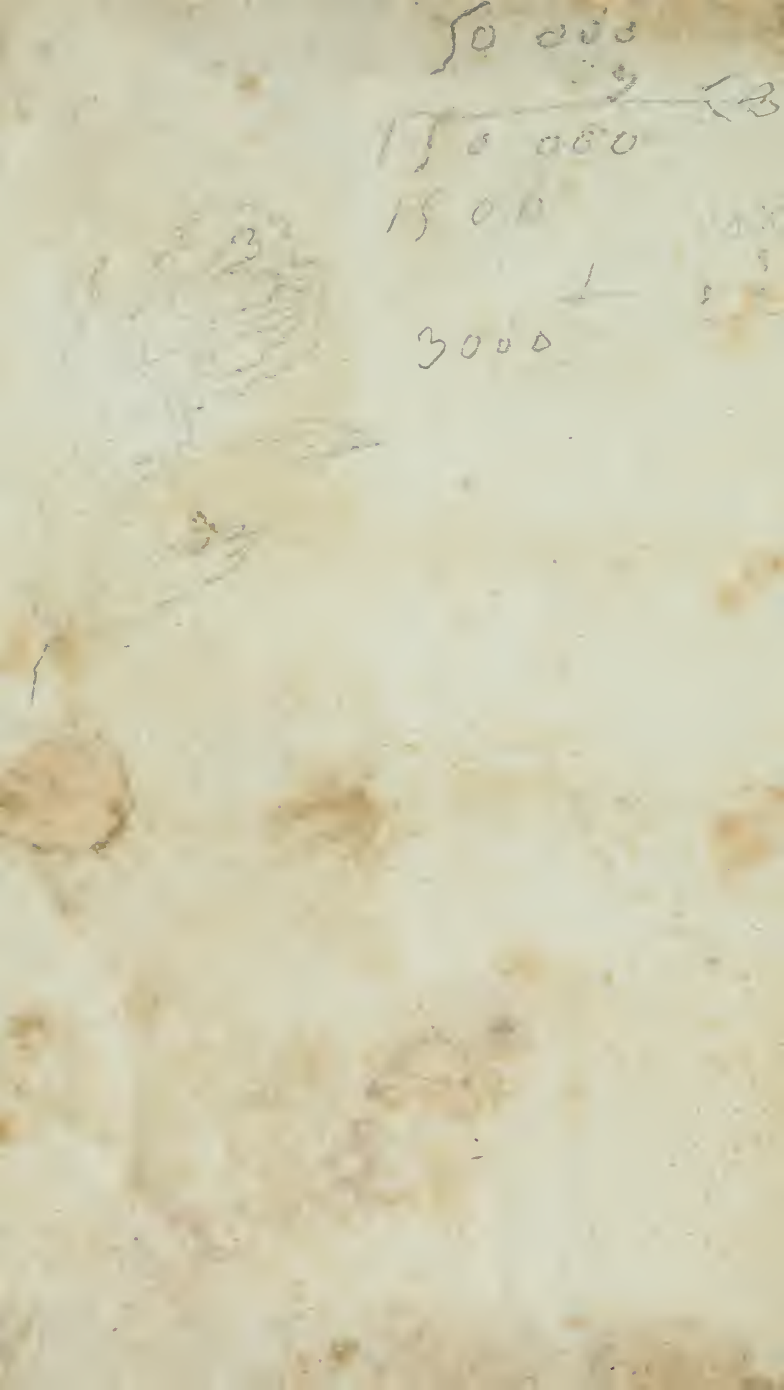



3000

LE
BONHOMME NOCK

LE BONHOMME NOCK

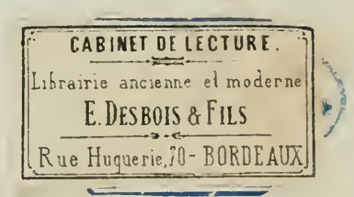
PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

II



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27

LE VAGABOND

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice ; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandale et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu, le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

LA REINE DE PARIS

PAR

THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa place montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

I

LA FAMILLE DE LAUZANNE.

En 1814 (*suite*).

— Allons, dit M. de Lauzane en se séparant de l'honnête fermier, retournez à vos paquets... pour les défaire, et venez déjeûner avec nous demain. Nous cau-

serons en *catimini* du service que j'attends de votre dévoûment.... C'est entendu, bonsoir.

Le marquis rentra au château, satisfait de son expédition, mais peu rassuré quant à l'accueil que lui réservait sa femme. Hum! se disait-il en chemin, j'en aurais été quitte pour une simple bourrasque si je n'avais pas invité Boileau à déjeûner... Maintenant c'est une tempête qui va m'assaillir... Bah! une de plus ou de moins! dès qu'il s'agit d'installer ce digne homme à la place qu'il doit occuper dans ma famille, je ne

peux pas marchander ma peine... Ainsi, ma chère femme, lancez vos foudres... Boileau mangera demain sa côtelette à votre droite et vous boirez à la santé de Madame son épouse... C'est parti pris et irrévocable.

M. de Lauzane était un modèle comme chef de famille, non seulement par la pureté de ses mœurs, mais encore par la douceur qu'il opposait constamment à la fougueuse impétuosité de la marquise. Il possédait l'art difficile de céder avec grâce, avec bonhomie, à toutes ces petites exigences féminines qui, si on

leur résiste carrément, font d'un ménage une succursale de l'enfer. Il avait une profonde estime pour la mère de ses enfants, et il se serait bien gardé de faire vis-à-vis d'Antoinette, un acte d'autorité qui eût pu compromettre la dignité maternelle. Dans son opinion, la marquise était, devant sa fille, un être infaillible, et il s'étudiait, avec une abnégation angélique, à reconnaître cette infaillibilité dans la multitude de petits conflits qui constituent la monnaie du trésor conjugal. Mais M. de Lauzane, n'était pas, pour cela, un homme faible, soumis, sans réflexion aux caprices de sa compagne; s'il lui arrivait d'amener son pavil-

lon et de se rendre à merci dans des luttes sans importance, il n'en savait pas moins prendre, à l'occasion, et cela, sans tapage, un pouvoir que la marquise, à son tour, reconnaissait avec une docilité, sinon parfaite, du moins manifeste. Lorsque M. de Lauzane jugeait utile de trancher toute discussion, et d'arrêter court sa femme lancée trop avant dans une voie où pouvait briller l'esprit, mais où trébuchait la raison, il disait sans s'échauffer comme sans rudesse : « *C'est parti pris et irrévocable;* » la marquise capitulait, alors, instantanément; et son gracieux adversaire s'appliquait à faire un pont d'or à sa retraite. M. de Lauzane

entra donc assez résolument dans une salle maigrement meublée où sa femme et sa fille s'étaient réunies en attendant le souper.

— Mon premier soin sera de faire rétablir une cloche, dit la marquise. Vos gens vous cherchent depuis plus d'une demi-heure.

— La cloche sera fort utile, en effet, ma chère amie... Quant à nos gens, je ne savais pas que nous en eussions, mais

je leur ferai mes excuses... J'étais chez Boileau d'où je viens....

— Eh quoi! vous avez donné tout ce temps...

— A de vieux amis... c'était mon devoir.

— Madame la marquise est servie, vint crier une fille de basse-cour transformée, pour le moment, en femme de chambre, à qui madame de Lauzane

avait déjà donné des leçons de bienséance.

— Nos gens sont-ils tous taillés sur ce patron? demanda le marquis en offrant très-galamment son bras à la superbe châtelaine, qui se leva tout d'une pièce, et dédaigna de répondre.

Quand le marquis de Lauzane eut quitté son fermier, celui-ci, qui l'avait accompagé jusque sur la terrasse et suivi des yeux pendant quelques instants, se

retourna et se trouva nez à nez avec Mariette, qui, un point sur la hanche et le menton dans sa main droite, avait pris l'attitude que l'art donne fréquemment à la Méditation, l'une des trois Muses de Pausanias.

— Eh bien ! demanda Boileau à sa femme, sais-tu ce qui se passe ici ?

— Pardine! j'ai tout entendu .... V'là une belle journée! Qu'allons-nous devenir, mon pauvre homme! Comment nous tirer de là?

— Un assassin chez nous! murmura Boileau en se promenant à grands pas et dans une agitation extrême... Ah! la marquise était bien inspirée, quand elle provoquait mon départ!... Que ne me suis-je enfui sans rentrer dans ce pavillon!...

— Tout ça c'est que des mots, interrompit Mariette. Que vas-tu faire?

— Mon devoir... puis-je hésiter?

— Mais ce pauvre blessé, ce pauvre

enfant qui est couché dans notre lit, le devoir ne peut pas t'ordonner de le chasser... il n'a assassiné personne lui...

— Sans doute! sans doute! répéta Boileau qui était allé écouter à la porte de la chambre où il avait enfermé le baron, son fils et le chirurgien : d'ailleurs, comment renvoyer un homme dans cet état.... un malheureux à l'agonie?... mais le père, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, après avoir tiré, par distraction, le verrou de la porte : le père dont les mains sont rouges de

sang... et de quel sang! grand Dieu!... as-tu entendu, Mariette, lorsque ce noble vieillard m'a dit : « Que la colère de Dieu ne le mette jamais ni dans mes mains, ni dans les vôtres. »

— Oui, oui! j'ai entendu, interrompit à demi-voix Mariette, qui regarda son mari avec fixité, avec effroi, pendant qu'un frisson l'agitait de la tête aux pieds; et, au même instant, elle saisit violemment le bras du fermier, en lui faisant signe de se taire.

Boileau sentit une main se poser sur

son épaule; il se retourna et vit le baron dont le visage pâle, le front triste, le sombre costume et la froide attitude le firent tressaillir.

— Est-ce que je vous fais peur? demanda d'une voix douce le commandant. Je serais à plaindre, et vous auriez tort, Monsieur. Je n'ai jamais fait de mal aux honnêtes gens, si ce n'est à la guerre où le soldat ne voit que des cocardes... rassurez-vous.

Et sans donner au fermier le temps de lui répondre, le baron reprit :

— Je vous ai dit mon nom, Monsieur; ma loyauté me le commandait pour me rendre digne de votre touchante hospitalité. Votre fille, pour qui je prierai Dieu chaque jour, quand, par coupable ignorance, je ne l'ai jamais prié pour moi, votre fille m'a appris que vous aimez l'Empereur et lui gardez fidélité dans son infortune... infortune nationale, hélas!

— Ma fille vous a trompé, commandant; elle a fait ce généreux mensonge pour vaincre votre obstination...

— A refuser d'accepter un asile au

château de Lauzane... Je reconnais à ce mensonge le charitable génie d'un cœur digne du vôtre. Ainsi, Monsieur, vous n'êtes pas pour l'Empereur?

— Je suis royaliste, je l'ai toujours été, le retour de mes princes a comblé les vœux de ma plus chère espérance.

— Et cependant vous n'avez pas hésité à recevoir chez vous un soldat proscrit de l'usurpateur, car je suis proscrit, Monsieur, je suis poursuivi...

— Vous me l'avez dit.

— Et si j'étais arrêté dans cette maison, surtout après le duel funeste de mon fils, vous seriez gravement compromis, persécuté...

— Je ne discute jamais avec ma conscience.

— Eh bien! vous êtes un honnête

homme.... Donnez-moi la main, Monsieur, donnez-la moi;.., vous hésitez ?...

— Non, commandant, répondit le fermier avec émotion, non, je n'hésite pas, je refuse. En vous ouvrant ma maison, j'ai obéi à l'humanité, à l'honneur ; mais nous sommes séparés, vous et moi...

— Par la haine de l'opinion. Très-bien! J'aime à vous voir cette exaltation, elle vous honore. Peut-être qu'un jour, ayant appris à me connaître, vous reviendrez

sans efforts sur l'antipathie que je vous inspire. Vous êtes franc, Monsieur ; dites-moi votre nom pour que je m'en souvienne jusqu'à mon dernier jour.

— Jean Boileau, fermier du marquis de Lauzane. — Et vous, continua Boileau qui avez vu passer, rapide comme l'éclair, un nuage sur le front du soldat, — vous êtes bien le commandant Delmas, n'est-il pas vrai ?

— Baron de l'Empire depuis Wagram,

officier de la Légion-d'Honneur, chef d'escadron de cuirassiers, en retrait d'emploi pour le moment, et poursuivi par le ministre de la police. . Je ne sais pas pourquoi, à vous dire vrai. Eh bien! monsieur Boileau, souffrez que je vous fasse mes adieux...

— Vos adieux ! s'écria Mariette.

— Oui, madame ; mais de grâce, ne parlez pas si haut ; mon fils pourrait vous entendre... Il repose, le pauvre enfant. Ah! si vous saviez com-

bien sa vie m'est précieuse ! je vous le laisse, à vous surtout, madame, à votre charmante et douce demoiselle ; que vos soins lui rendent bientôt cette santé, sans laquelle mon existence serait un trop long martyre. Il vous chérira, ce brave cœur, comme si vous étiez toutes les deux, et sa mère et sa sœur... Sa mère, hélas! il ne l'a jamais connue; c'est vous, madame, qui étiez destinée à lui révéler des joies filiales qu'il n'aurait pas su deviner. Quant à moi, monsieur Boileau, ma place n'est pas ici. Je ne serais pas poursuivi, je serais libre de me montrer à visage découvert, que je n'exposerais pas votre propre liberté en

acceptant votre maison pour demeure, que je fuirais cette maison. Regardez cette main, ajouta le baron en s'animant: elle a tué le fils du marquis de Lauzane! elle a tué le comte Louis de Lauzane, colonel des hulans de l'archiduc Charles, et le respect qu'on doit aux morts lui défend d'ouvrir jamais la porte de ce château dont le seul aspect me fait frissonner, car le comte était mon compatriote, il était jeune et brave! J'ai déploré sa mort...

— Vous avez déploré sa mort!

— Sans doute.

— Mais si vous l'avez frappé loyalement, dans un combat...

— Si je l'ai frappé loyalement ! s'écria le baron ! Et comment donc l'aurais-je frappé ?... Ah ! reprit-il avec lassitude, après une pause pendant laquelle son visage s'était prodigieusement animé: Laissons ce hideux passé.. Je ne peux pas, je ne dois pas vous raconter l'épisode le plus tragique de ma vie qu'ont cependant traversé de trop sanglantes aveutures ! Nons ne sommes plus que deux à pouvoir nous souvenir... les autres sont morts... Et d'ailleurs, peu importe ! le

marquis ne me connaît pas même de nom ; il croit que son fils a été tué dans une bataille... Dieu me préserve de lui arracher cette erreur... On le dit fort galant homme; il me verrait, que, peut-être, comme vous et malgré mes opinions, il me tendrait la main .. Je dois néanmoins le fuir, et je le fuis.

— Mais vous vous abusez, s'écria Boileau : le marquis est persuadé que son fils est mort assassiné.

— Qui a dit cela? demanda impétueu-

sement le baron ; et ses yeux brillaient d'un éclat sinistre.

— Il me l'a affirmé aujourd'hui même.

— Venez, venez, reprit le commandant : l'honneur de mon fils, le plus riche héritage qu'il puisse recueillir de son père, exige que je livre ma tête sans hésiter... Venez, monsieur, venez.

— Où m'entraînez-vous ?

— Au château de Lauzane.

— Ma *fi* non, que vous n'irez pas ! s'écria Mariette ; voilà bien assez d'histoires comme ça pour aujourd'hui. Et puis, vois-tu ? Boileau, ce monsieur n'a pas l'air d'un coupe-jarret... Il est dans le malheur jusqu'au cou, faut pas l'y enfoncer davantage... Ne bougez pas, commandant ; votre présence au château serait comme qui dirait une révolution, et ce ne serait pas vous seul qui paieriez les pots cassés... Votre fils, dam ! s'en ressentirait terriblement.

— Vous avez raison, murmura le baron en baissant la tête.

— Alors, reprit Mariette, qu'est-ce qu'il nous faut à nous ? la paix du cœur, voilà tout. Donnez-nous donc votre parole d'honneur que vous n'avez pas assassiné le fils de M. le marquis, et nous ne parlerons plus de c'te chose-là.

— Sur la tête de mon fils et sur ce gage d'honneur, répondit Delmas, en montrant une croix d'officier qu'il avait prise sous sa lévite et sur son cœur, je vous donne ma parole que le comte Louis de Lauzane a péri dans un combat loyal, deux contre deux, la nuit même qui précéda la grande bataille de Dresde...

j'invoque son ombre sanglante en témoignage.

— C'est tout ce que nous demandons, monsieur le baron, dit Mariette... Allez, votre fils ne manquera de rien chez nous.

— Et par quelle fatalité? demanda Boileau...

— Permettez, interrompit Delmas, vous désirez que je vous raconte cette

sombre histoire... Eh bien ! je vous la raconterai demain Pour le moment, je dois vous quitter... J'ai des précautions à prendre pour ma sûreté. Demain, à la nuit, je viendrai vous voir, je viendrai embrasser mon cher enfant... Nous causerons, et je saurai me vaincre en vous faisant le récit d'une aventure que je voudrais pouvoir chasser de ma mémoire.

— Vous êtes ici en sûreté mieux que partout ailleurs.

— Oui, si je pouvais accepter votre

hospitalité, mais cette maison ne vous appartient pas. Vous êtes les fermiers du marquis de Lauzane : je dois fuir. Le chirurgien que je laisse près de mon fils, est un homme habile et dévoué... prenez soin de lui ; il n'est pas, comme moi, proscrit, mais il est malheureux et pauvre,.. C'est un soldat du glorieux Empereur... Pardon... ces mots m'échappent toujours malgré moi. Adieu, mes amis, adieu... J'aurais désiré voir votre aimable demoiselle pour lui témoigner une fois de plus ma reconnaissance...

— Ma fille est au château,.elle y cou-

che, se hâta de dire Mariette; elle passe tout son temps près de la marquise, sa marraine...

— Faites-lui mes humbles salutations... Peut-être un jour pourrai-je la remercier à deux genoux et récompenser son excellent cœur...

Le baron se retourna vers la porte de la chambre du blessé. ; ses yeux se remplirent de larmes, et, comme honteux d'un mouvement de faiblesse, il s'élança hors du pavillon, gagna la grande route

et se mit à courir dans la direction de Soint-Cloud.

— Maintenant, père Boileau, dit Mariette, nous n'avons plus rien sur le cœur; faut nous dévouer à ces pauvres gens ; je vas, pour mon compte, soigner le blessé comme s'il était mon fils .. Eh bien ! que fais-tu là planté droit comme une statue... Que te faut-il encore ?

— Tu as toujours été confiante, toi Mariette.

— Est-ce que ça m'a fait maigrir ? Je

me connais en physionomies, et je répondrais volontiers de la parole de c'te vieille moustache... Pourquoi qu'il aurait assassiné M. le comte? Pourquoi qu'il nous aurait menti?... Allons donc!

— Il lui était si facile de me raconter l'histoire en question.

— Puisqu'il n'en a pas eu le temps, ce brave homme, puisqu'il te la contera demain.

— Aussi attendrai-je à demain pour avoir une opinion solide.

— Et moi je vais envoyer coucher le chirurgien... il n'y a que les femmes pour veiller les malades... Bonsoir, Jean. Tu seras mal sur le lit de sangle, mon pauvre vieux ; mais cœur content fait de beaux rêves, et tu t'es bien conduit aujourd'hui comme toujours, mon homme. Bonsoir, bonne nuit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Mariette embrassa vertement son mari sur les deux joues ; puis elle entra sur la pointe des pieds dans la chambre de Paul Delmas. L'excellente femme s'ap-

procha du lit et frappa doucement sur l'épaule du docteur.

— Comment se trouve-t-il à présent ? demanda-t-elle.

— Le sommeil n'est pas mauvais quoique agité; cependant, je n'ose pas me prononcer... demain, je serai mieux fixé.

— Eh bien ! donnez-moi votre place et allez-vous-en.

— Je compte passer la nuit.

— Laissez-moi faire et ménagez-vous. S'il demande à boire, que lui donnerai-je ?

— Quelques gorgées de cette limonade que vous avez préparée.

— Bon... soyez tranquille, je saurai vous appeler s'il y a du nouveau. Ah ça ! mais vous devez tomber d'inanition; suivez-moi.

— Vous êtes bien bonne !

— Qu'en savez-vous ? attendez que nous ayons fait connaissance. . Venez, mon cher monsieur, venez.

Mariette conduisit le docteur dans une petite chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc.

— Voilà votre lit, lui dit-elle, et voilà de quoi souper tant bien que mal, du

pain, du vin et un demi poulet. Dam! vous serez là comme au bivouac... Ah ça ! n'allez pas vous amuser à regarder par la fenêtre.., si on vous voyait, nous serions pincés.

Le chirurgien voulut remercier la fermière, mais elle s'échappa lestement et disparut. Le lendemain, de très-bonne heure, la bonne garde-malade entendit gratter à la porte de la chambre.

— Qui est là ? demanda-t-elle par précaution.

— Le docteur Franck.

— Franck ! dit le blessé... Ah ! je vais, enfin, savoir quelque chose.

— Pas sûr, mon agneau, par sûr! répondit Mariette : vous êtes en pénitence et vous y resterez... Tenez, monsieur le médecin, ajouta la fermière en ouvrant la porte : voilà votre malade qui fait les cent coups... j'espère bien que vous allez lui ordonner la diète et des sangsues...

— Major, dit Paul Delmas, qu'est devenu mon père, où suis-je, et que s'est-il passé ?

— Mon enfant, tenez-vous tranquille, vous avez la fièvre... une grosse fièvre... et vous vous êtes fait administrer, maladroit que vous êtes, un coup d'épée à tuer un bœuf....

— Un coup d'épée, c'est vrai, je me souviens... l'officier russe... pour madame... pour Adeline... eh bien ! où est-elle, maintenant Adeline ?

— Mon ami, vous me parlez hébreu, je ne connais pas la personne que vous nommez... Donnez-lui à boire, madame, et ne vous inquiétez pas ; cette fièvre devait venir, elle tombera d'elle-même dans moins d'une heure, et le malade sera alors aussi abattu qu'il est exalté dans ce moment.

— Si jeune que ça, et se battre déjà pour une femme ! marmotta madame Boileau en obéissant au docteur. Si je tenais son Adeline, j'aurais plaisir à l'égratigner.

— C'est vrai, reprit le blessé après avoir bu quelques gorgées; vous ne connaissez pas Adeline; je vous prenais pour mon père... Il la connaît, lui !... Il la trouve trop belle !... Est-ce ma faute ?... Mais où est-il donc, mon père?

— Vous savez bien qu'il ne peut ni ne doit se montrer à toute heure..... Soyez prudent.

— Oh! c'est juste... je suis insensé. Mon Dieu ! ai-je trop parlé ?... Tuez-moi,

major, si vous croyez que je peux compromettre le baron... Et le Russe! il a triomphé, n'est-ce pas? il est près d'Adeline.

— Quant à celui-là, rassurez-vous..... vous l'avez mis à l'ombre, et pour toujours.

— Mort! s'écria Paul avec un éclat farouche dans le regard. Ah! tant mieux. Dieu est juste!

— Voulez-vous bien vous taire, petit

païen, dit Mariette, n'est-ce pas assez de tuer son semblable ? Faut-il encore mêler le nom du bon Dieu à vos trafics, à vos péchés ?...

— Mais qui donc êtes-vous ? demanda Paul.

— Une sœur de charité, là ! Tenez-vous tranquille.

Le blessé répondit d'une voix émue, douce, repentante, mais chagrine :

—Alors, pardon !... c'est ma mère qui, du ciel, vous a envoyée à mon secours.

— Pauvre cher petit mignon! répondit Mariette les yeux pleins de larmes, comme il est câlin ! Allons ! la paix, je ne gronderai plus ; soyez sage.

Paul garda le silence, ferma les yeux, et parut s'endormir. Au bout de quelques instants, comme plongé dans un rêve, il murmura, par mots faibles et saccadés :

— Elle était là... Adeline!.. je l'ai vue sur le gazon... elle a touché mon épée... mon sang... celui de... Où est-elle ? Pourquoi m'abandonner? je l'ai vue, entendue!... j'étais mort et vivant! Adeline... Adeline!...

Le major mit un doigt sur la bouche de Paul, qui se tut.

— Il se souvient d'avoir vu mademoiselle votre fille, qu'il aura prise pour la femme dont il parle, dit le major

Franck à Mariette. Si nous pouvions le tromper pendant un jour, pendant quelques heures, en entretenant son illusion, nous ferions grand bien à ce pauvre cerveau. Par charité, madame, appelez mademoiselle Louise..... Sa présence sera le baume souverain.

—Ma fille est encore au château qu'elle habitera tant que durera la maladie de ce pauvre jeune homme...

Tout mon espoir est en elle dans ce

moment, reprit le major Franck. Il faut des émotions douces à notre malade, et si cette Adeline qu'il cherche dans ses rêves fiévreux, pouvait lui apparaître, je répondrais de la guérison, car...

Une voix fraîche, aussi suave que celle des oiseaux chanteurs qui peuplaient le parc de Lauzane au mois de mai, se fit entendre et coupa la parole au docteur. Cette voix, qu'accompagnait un pas léger foulant le sable du jardin, sous les fenêtres du pavillon, fredonnait, sur un air champêtre, ce rondeau bien connu

des jeunes villageoises du vieux temps :

C'est ainsi que la fauvette,
Ma pauvrette,
Prend son vol au point du jour ;
Fais comme elle, ma fillette,
Va seulette...
Bon voyage et promp retour.

Paul ouvrit les yeux comme s'il se fût réveillé, et il s'écria, en s'efforçant de se dresser sur ses oreillers :

— C'est elle !... c'est Adeline !

— C'est votre fille, n'est-ce pas? demanda tout bas le major.

— Oui, répondit Mariette.

— Eh bien! faites-la monter... je vous en supplie, ne repoussez pas ma prière.

— Oh! laissez-la chanter, reprit le malade... sa chanson me fait tant de bien!

Mariette ouvrit une fenêtre et aperçut

mademoiselle de Lauzanne qui, un petit panier sous le bras, fourrageait dans les plates-bandes assez pauvres d'un maigre parterre.

— Bonjour, chère maman, dit à demi-voix la charmante jeune fille... comment a-t-il passé la nuit ?

— Assez bien, mon enfant... viens lui faire ta visite.

— Est-ce que je peux ? demanda Antoi-

nette dont les joues se couvrirent de vermillon.

— Puisque je suis là ! répliqua Mariette qui ne voyait jamais mal à rien ; et elle referma la fenêtre, car mademoiselle de Lauzane montait déjà, deux par deux, les marches du perron. Presqu'aussitôt après, Antoinette entrait dans la chambre du blessé, mais à si petit bruit, qu'à peine ses pieds légers effleuraient le plancher ; elle était coiffée d'un large chapeau de paille ; ses cheveux d'or flottaient en boucles soyeuses sur ses joues redevenues un peu pâles ; elle

tenait toujours son panier passé à son bras, et, dans ce panier, les violettes, les pervenches et les marguerites ramassées au hasard n'étaient pas plus fraîches, quoique trempées de rosée, que les fleurs de ce doux visage, sorti si pur des mains du Créateur.

Mademoiselle de Lauzane vint tout près du lit, et regarda le malade avec la candeur naïve de la plus chaste innocence; elle parut inquiète de la fatigue répandue sur ses traits, mais elle lui fit néanmoins ce sourire presque involontaire par lequel on essaie d'encourager,

même les moribonds. Son cœur battait de pitié. La charité l'eût à elle seule embellie, si, dans ce moment déjà, toutes les vertus du cœur n'avaient pas éclairé son front de leurs plus précieux reflets.

Paul attacha sur la jeune fille un long regard émerveillé ; c'était une vision céleste, et non pas Adeline, qui lui apparaissait ; il voulut exprimer à la fois et son étonnement et son extase :

— Ce n'est pas elle ! et... cependant...

murmura-t-il si bas, qu'Antoinette ne put pas l'entendre, cependant... je la connais!...

Ses yeux se fermèrent comme blessés par l'éclat d'une trop vive lumière, et il ne les ouvrit plus que pour les baisser aussitôt.

— Qu'a-t-il dit? demanda ingénûment mademoiselle de Lauzane à Mariette.

— Il l'avait prise d'abord pour sa sœur,

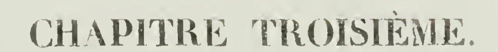
répondit la fermière, et son erreur l'attriste.

— Oh! pauvre jeune homme! il a une sœur; mon Dieu que je la plains!... pourquoi m'avez-vous appelée?... Ma vue lui a peut-être fait du mal.

— La fièvre tombe, mademoiselle, dit le major Franck, et c'est à vous que nous devons ce premier succès... Dieu vous rende votre bienfait!

Antoinette baissa les yeux à son tour,

et, pour la première fois de sa vie, elle sentit un feu étrange lui monter au visage.



CHAPITRE TROISIÈME.

III

Comme l'avait annoncé le major Franck, la fièvre, qui perdait rapidement de son intensité, tomba tout-à-fait, et le blessé s'endormit de lassitude et d'épuisement.

— Dieu qu'il est pâle ! murmura Antoinette avec tristesse, en regardant le mâle visage de Paul Delmas, qu'un rayon de soleil vint éclairer à l'improviste.

— Fiez-vous à moi, mademoiselle, répondit le major avec un joyeux sourire, je le sauverai ou je ne serai qu'un âne ; mais, ajouta-t-il avec une grande douceur, rien n'arrive ici bas sans la permission de Dieu, le bien comme le mal... Je recommande donc mon malade à vos bonnes prières...

— Oh ! monsieur, j'ai déjà beaucoup prié cette nuit, et je prierai tous les jours.

— Je vous remercie pour lui, pour son pauvre père surtout.

— Et... sa sœur... ne viendra-t-elle pas le voir ?

— Il n'y aura pas moyen; dit le docteur en échangeant un clin d'œil avec Mariette qui souriait sous cape.

— Pauvre femme! je la remplacerai de bon cœur... Est-elle jeune?

— Elle doit avoir votre âge.

— Que je voudrais donc la connaître!... Comment l'appelez-vous?

— Adeline.

— C'est un joli nom... Quand votre malade ira mieux, je lui parlerai de sa sœur...

— Et vous ferez bien...

Un mouvement du blessé interrompit cet entretien qui avait lieu à voix basse, près d'une fenêtre, au fond de la chambre. Paul se rendormit, et Antoinette qui, tout en causant, avait mis en bouquet les fleurs de son panier, alla déposer ce bouquet dans un verre d'eau sur la cheminée. Le malade s'éveilla de nouveau, et le major, jugeant nécessaire de rafraîchir ses lèvres, dit à Antoinette :

Mademoiselle Louise, ayez la bonté de lui offrir à boire... vous-même.

— Très-volontiers.

Disant cela, Antoinette s'approcha de de Paul, une tasse à la main, et lui dit d'une voix douce comme une caresse maternelle :

— Allons, monsieur, pour Adeline...

Paul ouvrit de grands yeux, regarda mademoiselle de Lauzane avec une expression de tendre reconnaissance, but

une gorgée et rendit la tasse d'une main tremblante.

— Merci, dit-il... merci !

— Assez pour ce matin, reprit le major, s'adressant à Antoinette; il ne faut pas abuser des forces de mon jeune ami. Revenez nous voir avant la fin de la journée... Allez, mademoiselle, vous et moi nous le guérirons...

Ces mots furent dits si bas qu'Antoi-

nette seule les entendit ; Mariette, qui était occupée à quelques pas du lit, obéit à un signe que lui fit mademoiselle de Lauzane, et sortit avec elle de la chambre.

— Ce médecin est un bien excellent homme, ma chère dame, dit Antoinette à la fermière, qu'elle avait entraînée jusque dans le jardin.

— Comme il donne dans le panneau, riposta Mariette ; c'est qu'il vous prend tout de bon pour ma fille...

— Que c'est donc gentil ! Et si ce pauvre jeune homme n'était pas si malade, je m'amuserais comme une folle de cette aventure; figurez-vous que maman m'a grondée hier parce que j'étais restée trop longtemps dehors.

— Et c'est ça que vous trouvez gentil, petite mauvaise tête !...

— Oh ! maman ne me gronde jamais bien fort; elle m'aime tant !

— Vous avez dit que vous veniez de chez nous...

— Non, vraiment ! j'ai dit que je venais de me promener.

— Belle trompeuse !

— Ce n'est pas mentir, ça !... Pouvais-je raconter notre secret qui n'est pas le nôtre après tout, puisque ces pauvres gens sont des bonapartistes obligés de se cacher ; je ne sais pas pourquoi, par exemple !... Comme les hommes sont mauvais avec leur politique, madame Boileau !

— Vous avez, ma foi ! raison, ma chère demoiselle; mais enfin...

— Oh! je sais bien qu'il n'y aura jamais moyen de changer les idées de maman... mon père encore m'écouterait... je le prends comme je veux, ce cher père, avec de petits mots et de gros baisers... Eh bien ! voilà donc où nous en sommes.

— Où en sommes-nous ? demanda Mariette.

— Nous en sommes aux cachotteries,

tout comme hier au soir. Je suis Louise votre fille, et je ressemble à mademoiselle Adeline, la sœur du pauvre blessé... Tâchez donc de savoir, ma bonne madame Boileau, pourquoi mademoiselle Adeline ne pourra pas venir voir son frère ?

— Qu'est-ce qu'elle vous fait donc, cette demoiselle ?

— A moi... rien ! répondit Antoinette dont les joues se nuancèrent d'un beau

rose; je voudrais la connaître... voilà tout.

— Je ferai votre commission.

— Et puis, tenez, prenez ce petit écu, et veuillez faire dire une messe pour M. Paul... C'est Paul qu'il se nomme, je crois...

— Ma foi oui... Mais gardez votre argent; j'en ai.

— Non, non... c'est un vœu que j'ai fait... Si vous le voulez, partageons ; un bon cœur comme le vôtre est toujours écouté là haut.

— A la bonne heure.

— Adieu, madame Boileau, soignez-le bien... je tâcherai de venir dans la journée, puisque le médecin l'a... ordonné.

— Ah ! il a ordonné ça, le médecin ?

— Vous n'avez pas entendu ?

— Non.

— Il m'a dit qu'il le fallait absolument.

— Faut obéir... il est très-savant, ce médecin-là.

— Tant mieux ! répondit Antoinette et elle se sauva, en courant, à travers le parc.

— Ah ! bah ! se dit Mariette en rentrant au logis. Vrai de vrai, est-ce que j'aurais la berlue !... Voyons ! un peu d'ordre dans les idées si c'est possible. Voilà mademoiselle de Lauzane qui passe pour ma fille... Bon ! Voilà un beau jeune homme qui s'est battu pour une dame ou demoiselle Adeline ! Bon ! Le jeune homme prend ma prétendue fille pour l'Adeline en question... Très-bien ! Le docteur qui m'a l'air d'un aimable finaud, s'empare de cette illusion, et l'administre comme un remède à son malade... C'est clair ! Quand le malade sera hors de danger, il reconnaîtra son erreur, et retournera à son Adeline... Ça

va bien ; oui, mais ce qui finira par aller mal, je le vois d'ici et sans lunettes. Mademoiselle de Lauzanne pourrait bien s'attacher au jeune homme... surtout si elle croit, comme l'assure le docteur, qu'elle est pour quelque chose dans sa guérison. Je m'en vas causer de tout ça avec Jean... ou bien... non ; le plus sage est d'observer le médecin et les jeunes gens... Boilean casserait tout de suite les vitres ; il mettrait les pieds dans le plat... Je le connais... Bah ! je me charge de la besogne ; nous verrons si je sais veiller au grain !... D'abord, au lieu d'une messe, je vas commencer par en faire dire deux : une pour que le malade

recouvre la santé du corps, l'autre pour que la demoiselle ne perde pas la santé du cœur... C'est qu'elle est gentille à croquer, c'te chère belle enfant !

Mariette rencontra son mari qui, dans ses habits du dimanche, sortait du pavillon.

— Est-ce que tu vas aux Tuileries ! demanda la fermière en riant.

— Je vais à la ville chercher des dro-

gues pour le jeune homme... Il paraît que la nuit n'a pas été mauvaise; le médecin est content... Ne m'attends pas pour déjeûner, tu sais que je suis invité au château... Au revoir, ma femme.

— « Plus souvent qne je lui parlerais de la chose, pensa Mariette; il a son chapeau en arrière, ce qui est signe de mauvaise humeur... Pauvre homme, va ! c'est si honnête, si rigide. »

En entrant avec précaution chez le

malade, Mariette promena son regard dans tous les coins de la chambre.

Le major Franck, allongé dans un vieux fauteuil en paille, s'était endormi, ténant entre ses mains une gazette qui datait de l'an 1812. Paul Delmas sommeillait paisiblement, le front calme, les lèvres animées par un demi-sourire, et, tout près de sa tête, une jolie primevère d'un bleu pourpre velouté se détachait sur le fond blanc de l'oreiller.

— il va se donner la migraine avec c'te

fleur ! dit tout bas au major la trop prudente fermière.

— La migraine ! répondit le docteur en se frottant les yeux !... vous croyez ?

— Pardine ! les odeurs...

— Croyez-vous ? c'est une primevère des Alpes sans parfum... Je lui ai livré ce joli joujou pour rafraichir sa vue et ses idées... et puis il me l'a demandé...

Ah! je suis bon enfant pour mes malades, je ne leur refuse rien, hors la diète, c'est mon défaut.

— Ah! il aime les fleurs, le pauvre garçon?... eh bien! je lui en donnerai des bottes.

— Je ne pense pas, madame Boileau, que quantité vaille qualité.

— Plaît-il?

— Bah ! la jeunesse aime la jeunesse... Vous et moi sommes des anciens, et votre belle demoiselle est bien plus aimable que vous.

— Eh ben ! Mais, qu'est-ce que vous voulez donc dire par-là ? demanda Mariette, complétement interloquée, à ce point qu'elle crut avoir mal entendu.

— Je veux dire, ma chère dame... Excusez ma franchise ; j'ai passé ma vie au bivouac, où l'on désapprend à farder ses pensées.

— Mais c'est que vous n'êtes pas clair du tout avec votre franchise, et c'est là ce que je vous reproche... Allons... deux fois, trois fois, de quoi s'agit-il?

— Notre jeune homme, commença le major avec un grand sérieux, s'est fait donner un coup d'épée qui le tient entre la vie et la mort. Le fer a traversé l'épiderme, le grand pectoral, les muscles intercostaux externes et internes, il a offensé les poumons, il a. .

— Eh! sainte bonne Vierge! qu'est-ce

que vous me racontez là? Votre homme a le corps traversé... Bon! après?

— Bon! reprit le chirurgien, comme vous y allez! Enfin... Paul Delmas a reçu cette blessure pour avoir voulu protéger une femme nommée Adeline, que je ne connais ni ne veux connaître.

— Une mauvaise femme, alors...

— Mauvaise, c'est probable; dange-

reuse, c'est sûr... Je ne la connais pas, vous dis-je, mais il est urgent que mon malade l'oublie.

— Faut espérer que le souvenir s'en ira par le trou qu'a fait l'épée...

— C'est cela, nous sommes d'accord, interrompit le docteur; espérons, ma chère dame, espérons!

— C'est ce que je fais depuis ce matin...

— Unissez vos prières aux miennes.

— Eh ben! et puis après?... Voilà tout ce que vous m'apprenez?... Vous ne dites plus rien?

— Chut! le malade s'éveille... J'aurais bien encore quelques petites choses à vous raconter, mais il faut se défier des oreilles d'un blessé. Voyez-vous... elles sont fines comme des oreilles de poisson; rien ne leur échappe... A tantôt, chère dame, nous reprendrons cette conversation.

Le docteur se leva et abordant Paul Delmas, il lui dit :

— Nous avons dormi comme une marmotte, mon garçon... où en est la tête ?

— Elle va bien, docteur, très-bien, répondit Paul en se saisissant de la primevère.

— Les fleurs font mal au cerveau, jeune homme, bredóuilla Mariette, essayant une ruse de sa façon... rendez-

moi celle que vous avez là sous le menton.

Le blessé fronça les sourcils avec effroi, et il regarda la fermière avec tant de chagrin, tant de douleur, que l'excellente femme en prit compassion.

— Gardez votre joujou, puisqu'il vous amuse, dit-elle ; mais vous n'êtes pas raisonnable.

— Mon trésor ! murmura Paul, dont

les traits, un instant assombris, s'éclaircirent; et il baisa tendrement la fleur.

— Mais, monsieur, glissa Mariette au docteur, c'est à ma fille que s'adressent ces folies de malade ?

— A votre fille... Eh oui ! à mademoiselle Adeline, rassurez-vous... Prenez garde; voyez quels grands yeux nous écoutent.

En effet, Paul suivait, au vol pour

ainsi dire, et d'un regard fiévreux, toutes les paroles murmurées près de son lit ; malgré son désir d'entamer une conversation sérieuse, la fermière dut donc se résigner à attendre une meilleur occasion. Cette occasion ne se présenta pas de sitôt : le malade, en dépit des potions calmantes qu'on lui administra, se tint obstinément éveillé ; il paraissait même inquiet, en proie à une idée fixe ; ses yeux se tournaient fréquemment vers la porte ; et, plusieurs fois, il dit d'une voix toublée :

— Où est-elle ? pourquoi ne se montre-t-elle plus ?

Le fermier Boileau rentra de sa course à Saint-Cloud ; il causa pendant quelque temps avec sa femme, le docteur et le blessé, puis il alla déjeûner au château, revint faire une visite à Paul, et le quitta pour se rendre à ses affaires.

— Mariette, dit-il à sa femme qui l'avait accompagné jusque sur la terrasse, il faudra te mettre en quatre pour bien soigner ce bon jeune homme ; mademoiselle de Lauzane me l'a recommandé d'une façon toute particulière, et cette charmante fille est si bonne, si douce, si

peu semblable à sa mère, qu'elle m'a complétement ensorcelé... Je me ferais arracher les yeux pour son service. Elle dit comme ça que le bon Dieu a mis ce malade sous sa protection; à dire vrai, je crois qu'elle a raison... Et puis quand ce ne serait que pour vexer cette marquise à trente-six karats!... Faut l'écouter parler sur le compte des bonapartistes! Pour elle, ce sont, tous, des enrôlés de Mandrin... Ah! la vilaine femme! Si elle savait que nous avons chez nous, chez elle, l'un de ces pauvres diables, elle viendrait, je crois, l'étrangler de ses deux mains, et nous étrangler avec lui. Adieu jusqu'a ce soir... Quand au mar-

quis c'est le plus digne homme de la terre; mais il a une fière rancune contre le commandant... Ah! j'oubliais; si l'on venait de Paris, visiter M. le marquis, tu dirais qu'il est malade et ne reçoit pas..... C'est entendu, hein? A tantôt,

— J'ai bien fait de tenir ma langue, pensa Mariette; voilà que Boileau s'est laissé cajoler par mademoiselle Antoinette, et si je lui avais parlé du danger que court, ici, cette chère enfant, il aurait commencé un beau vacarme... Silence et prudence! Sachons bien d'abord

de quoi il retourne... si c'est cœur ou carreau.

Mariette entra dans la chambre et vit que Paul s'était fait donné tout le bouquet apporté par Antoinette.

— Ah ça ! dit-elle, nous sommes donc enragé pour le printemps, mon gentil monsieur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Paul fit, de la tête, un signe affirmatif qu'il accompagna d'un joyeux sourire. Le major Franck se frotta ostensiblement les mains ; et comme la fermière allait

entamer une série de questions cousues de grosses malices, un petit coup, frappé à la porte, lui fit dresser l'oreille. Le malade s'efforça de se mettre sur son séant ; une rougeur légère colora ses joues, son regard pétilla.

— Ah ! ah ! dit le major avec bonhomie. Recouchons-nous, s'il vous plaît, et souvenez-vous surtout que je vous défends de parler. Veuillez ouvrir, madame Boileau, je réponds de son obéissance.

Mariette souleva le loquet de la porte.

et le gracieux visage d'Antoinette apparut aux regards impatients du malade, comme ces figures d'anges que l'art représente enveloppés de rayons lumineux.

— Peut-on entrer? demanda la jeune fille sur le pas de la porte.

— Certainement, répondit le docteur, n'êtes-vous pas mon savant confrère, et puis-je marcher sans votre appui?... — Mademoiselle Adeline qui vient vous

voir, mon ami, continua le docteur, lorsque Antoinette se fut accoudée sur l'épaule de Mariette et près du lit.

— Adeline !... non... non !... murmura Paul, dont le front se plissa. Ma Providence ! ajouta-t-il, en baissant les yeux sur les fleurs éparpillées sous ses mains.

Antoinette éprouva, en voyant ces fleurs cueillies par elle, une émotion que nous renonçons à traduire. Quelle plume assez habile pourrait toucher, sans les ternir, à ces sentiments d'essence di-

vine, qui servent de parurent aux âmes virginales ? Les doigts les plus légers sauraient-ils saisir un léger papillon, sans faner l'or et l'azur de ses ailes ?

Mademoiselle de Lauzane était douée du cœur le plus noble et le plus tendre, sans savoir qu'elle eût un cœur ; elle n'aimait encore que sa famille et les infortunes secourues par ses mains charitables. La sérénité de ses plus beaux rêves n'avait jamais été troublée ; ses jeunes années n'avaient, en se succédant, déposé sur son beau front que l'é-

éclatante auréole dont Dieu couronne la chasteté.

Et cependant, lorsqu'Antoinette vit que le malade s'était emparé des fleurs dont elle avait voulu, simplement, orner sa chambre, elle tressaillit tout bas ; il lui sembla qu'une secousse étrange, inexplicable, agitait son âme ; elle éprouva un frisson voluptueux qui fit vibrer tout son être, mais dont l'effet se perdit avec la vibration elle-même ; car nous ne conservons, sûrement, le souvenir de nos sensations, que si, pouvant en définir la

cause, il nous est donné d'en suivre les conséquences, au moins par la pensée.

Il y eut un moment de silence entre nos quatre personnages. Le blessé n'osait plus lever la tête; Antoinette se remettait du trouble passager que nous venons de signaler; Mariette roulait de gros bons yeux qu'elle s'évertuait en vain à revêtir d'un éclat farouche; le major Franck souriait benoîtement à la fermière, à la jeune fille et à son malade. Il était là, fort content de lui-même, et se jouant dans les périls de ce petit désordre sentimental, comme un

chat de bonne maison dans le gâchis d'un écheveau de fil mille fois embrouillé par ses griffes.

On ne nous croira peut-être pas, et cependant nous l'affirmons, ce fut Antoinette qui rompit ce silence trop prolongé.

— Vous allez mieux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Paul leva ses yeux, qu'on eût dit agran-

dis par la douleur, et il fit à mademoiselle de Lauzane l'un de ces ineffables sourires dont les mourants et les amoureux ont seuls le secret ; sourire qui met sur les lèvres le plus doux des reflets du cœur.

— Mademoiselle Adeline, mon ami, vous demande comment...

— Ne parlez pas d'Adeline ! interrompit Paul..., ce n'est pas elle que je vois.

— Bravo ! s'écria le major, la tête n'est

plus prise..., c'est encore à vous que nous devons cela, mademoiselle... Ce matin, le pauvre garçon battait la campagne..., il vous prenait pour mademoiselle Adeline.... sa sœur. .; maintenant les idées sont nettes, le regard est lucide..... Ah! je réponds d'une assez prompte convalescence!

— Eh bien! Paul, mon enfant, continua le docteur qui s'était interrompu pour contempler la face de plus en plus irritée de Mariette, puisque vos idées s'éclaircissent, je vous dois une explication.

Mademoiselle que vous preniez hier et ce matin pour Adeline, se nomme Louise Boileau; elle est la fille de cette excellente dame qui vous soigne avec un si touchant intérêt.

Deux grosses larmes se firent jour sous les cils du malade, et coulèrent sur ses joues; était-ce joie ou douleur, espérance ou regret? nous ne pouvons pas nous prononcer quant à présent, mais nous dirons qu'Antoinette éprouva une nouvelle secousse, et qu'une ombre de tristesse flotta sur son beau front; elle se dit que le blessé n'aurait pas voulu

perdre son illusion, et que Louise Boileau ne remplacerait jamais, auprès de lui, sa sœur Adeline. Ce petit chagrin d'Antoinette n'eut que la durée d'un éclair, et la belle enfant ne tarda pas à se réjouir.

Paul, aussitôt que le major eut achevé sa phrase, se tourna vers madame Boileau ; puis, saisissant l'une des mains de la bonne fermière, il la porta lentement jusqu'à ses lèvres, et la baisa en disant :

— Merci ! je vous en aime davantage.

Mariette devint rouge écarlate, pendant qu'Antoinette pâlissait légèrement.

— Et en voilà assez pour aujourd'hui, trancha le major Franck qui jouait un rôle de machiniste dans cette mise en scène dont il paraissait ne pas soupçonner la gravité.

— Nos fleurs se fanent vite dans une chambre fermée, mademoiselle Louise ; vous nous en apporterez demain, n'est-ce pas !

— Tous les jours, monsieur, répondit ingénuement mademoiselle de Lauzane, en saluant par une petite révérence à faire ressusciter un mort, tant elle y mit de simplicité gracieuse, d'élégance et de fraîcheur inimitables.

Arrivée près de la porte, Antoinette fit un signe à Mariette qui passa avec elle dans la pièce voisine.

— Chère maman, dit la belle étourdie, je me sauve bien vite ; demain, de bonne

heure, je chanterai sous les fenêtres, comme ce matin, pour savoir si je peux entrer.

— Mais, ma bonne demoiselle, je ne sais pas si vous pourrez, comme ça, venir tous les jours.

— Pourquoi donc pas?... et ses fleurs !

— Ah ! pour les fleurs, puisqu'il les aime, je lui en donnerai, pardine !

Antoinette fit une moue d'enfant chapitré par son pédagogue; évidemment le diable lui souffla, car le diable se glisse toujours, peu ou prou, dans ces sortes d'affaires, le diable lui souffla donc que les fleurs de madame Boileau ne ressembleraient jamais aux siennes; mais elle n'osa pas avoir le courage de son opinion, et ce fut la première fois qu'elle prit un chemin de traverse semé de quelques épines, c'est-à-dire de restrictions, pour en venir à ses fins.

— Sans doute! continua-t-elle, vous lui ferez des bouquets... Mais..., puisque

le bon docteur prétend que je lui suis utile...

— Ah ! le *bon* docteur est bien poli, riposta Mariette en appuyant sur l'adjectif qualificatif dont mademoiselle de Lauzane avait imprudemment fait hommage à son confrère en médecine.

— Et bien aimable ! ajouta Antoinette.

— Enfin ! nous verrons, reprit la fermière, nous verrons, mon enfant, il y a loin d'ici à demain...

— C'est vrai! soupira la jeune fille, sans savoir combien ce gros soupir était traître. A demain donc, poursuivit-elle... Vous avez fait dire notre messe ?

— Oui, et la bonne Sainte-Vierge nous écoutera.

— Grâce à vous, répondit Antoinette, devenue soucieuse : Je suis sûre que votre prière sera exaucée de préférence à la mienne... Adieu, ma bonne madame Boileau... A demain !

— Et moi j'ai bien peur, marmotta Mariette en regardant mademoiselle de Lauzane s'éloigner la tête basse, j'ai bien peur que la prière de cette chère mignonne ne soit arrivée là-haut avant la mienne ; car j'avais demandé pour elle la santé du cœur, et son cœur est si malade qu'on le dirait assassiné ! Bonté divine ! qu'est-ce que tout cela va devenir !... Ah ! mais ! ah ! mais ! à nous deux, monsieur le chirurgien, à nous deux de causer sans rire.

Mariette rentra dans la chambre de Paul, où elle trouva le major Franck qui

roulait ses pouces sur son abdomen, avec cette béatitude particulière aux gourmets savourant les bienfaits d'une digestion facile. Cette jubilation manifeste d'un homme qui venait de mettre le feu aux quatre coins du château et du pavillon de Lauzane, exaspéra la bonne fermière.

— Nous voilà donc seuls ! dit-elle sur un ton qui brillait par l'énergie d'une résolution irrévocablement arrêtée.

— Chut ! interrompit le docteur, il dort... Venez vous asseoir là et ne me

parlez qu'à voix basse... Y a-t-il du nouveau ?

— Quel homme ! pensa l'excellente femme, en s'asseyant bon gré mal gré ; quel homme! non, jamais de la vie des saints qui ont tout vu, on n'a vu votre pareil, monsieur le chirurgien, ajouta-t-elle, jetant ces mots formidables dans le tuyau de l'oreille du major, qui demeura impassible comme le serait un sourd à la décharge d'une pièce d'artillerie.



CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Le major Franck, qui s'est dessiné jusqu'à présent dans ce récit par quelques originalités était, en effet un homme à

part, et nous ne saurions aller plus loin sans achever son portrait.

Le docteur Wilhem Franck, appelé major, vu sa qualité de chirurgien-major aux dragons de la garde impériale, avait fait de fortes études à l'Université de Heidelberg. Quoique d'origine saxonne, passionnément épris de la gloire de Napoléon, il s'était fait naturaliser Français, et servait, depuis dix ans, sa nouvelle patrie avec un zèle et un dévouement à toute épreuve. Amoureux de son art, d'un savoir étendu, homme

aimable, cœur excellent, caractère facile et gai plutôt au fond qu'à la surface, soldat par habitude du bivouac et des champs de bataille, de formes un peu brusques par suite des dures exigences de son état qui le mettait, chaque jour, aux prises avec la douleur et la mort, le major Franck était sympathique à tous ses compagnons d'armes auxquels il inspirait une confiance illimitée. Ce n'était pas seulement un habile chirurgien rompu aux opérations difficiles, c'était encore un médecin de grande expérience et de sage pratique, renommé pour le tact exquis avec lequel il attaquait les maladies que ses confrères, les plus éclairés,

souvent, ne saisissaient qu'après bien des tâtonnements. Son premier coup d'œil était hardi, incisif, et sondait jusqu'aux blessures morales avec une rare pénétration. Il n'avait pas plutôt rencontré la vérité, qu'il arrêtait son système de médication, dont nulle considération ne pouvait le détourner, si elle n'était basée sur l'apparition de quelque phénomène imprévu. Dévoué à son malade, il ne voyait que lui, et rien ne l'arrêtait pour le sauver; partisan des moyens héroïques s'ils amenaient de bons et de prompts résultats, les soldats disaient de lui : qu'il eût coupé une jambe intacte pour sauver un bras mutilé, et

souriait à ce propos « plus sensé qu'on ne croit, » ajoutait-il en ouvrant une discussion que nous passerons sous silence.

Le major Franck avait servi pendant longtemps dans le régiment du baron Delmas, et il s'était lié d'étroite amitié avec cet officier supérieur, avant de passer de la ligne dans la garde.

A la reddition de Paris, en 1814, le commandant Delmas et le docteur Franck

s'étaient trouvés sur le pavé l'un et l'autre, le major sans emploi, le baron poursuivi. Nous ne tarderons pas à savoir où, comment et à quel propos, se fit cette rencontre ; bornons-nous, pour le moment, à crayonner la physionomie du personnage qui, dans le précédent chapitre de cette histoire, a pu mettre hors de ses gonds la patiente et charitable nature de madame Boileau !

Le major Franck était un petit homme, âgé de quarante-cinq ans environ ; à première vue, il paraissait froid et d'un abord peu facile ; mais on ne tardait pas

à lui reconnaître beaucoup de vivacité dans l'esprit, et même certain penchant à la raillerie. Ouvert ou réservé, selon qu'il lui plaisait, on le devinait rarement, tandis que, lui, ne se trompait guère dans ses jugements. Il portait des lunettes bleues qu'il tourmentait sans cesse avec le pouce et l'index de sa main droite, de sorte que son visage changeait d'aspect à vue de nez, selon qu'il cachait ou démasquait le développement, peut-être un peu trop majestueux, de ce nez, d'une ligne d'ailleurs irréprochable. Raisonnablement chargé d'embonpoint, le docteur était assez alerte sur ses jambes trop courtes pour

son amour-propre, car il avait passé dix ans de sa vie avec des colosses qu'il atteignait tout juste à la ceinture. Il s'exprimait ou très-lentement en s'écoutant parler, ou avec une extrême volubilité, toujours avec esprit, souvent avec cette bonhomie d'outre-Rhin qui prête un charme de plus aux douces physionomies. Il était plutôt laid que beau, et cependant il plaisait par la limpidité de son regard, par la prodigieuse élévation de son front couronné de cheveux rares, et large comme celui d'un grand homme. Sa toilette simple était toujours très-propre, à l'imitation des bons soldats jaloux de leur uniforme; il était constam-

ment boutonné du haut en bas, et portait une haute cravate noire à petit nœud et à liséré blanc, selon la mode militaire du temps. Décoré par l'Empereur à Iéna, en 1806, le major cachait son ruban rouge, en 1814, par mesure de précaution et pour faire niche à la police, quelque peu soupçonneuse à son endroit.

Revenons à Mariette Boileau, que nous avons laissée assise et violemment courroucée, en présence du flegme imperturbable de l'excellent homme, qu'en zélée

dévote elle avait envie de prendre pour un suppôt de Satan.

— Vous dites qu'on n'a pas vu mon pareil, répondit le major, à l'apostrophe assez violente de madame Boileau. Je vous remercie du compliment, car c'est un compliment que vous voulez me faire, n'est-ce pas ?

— Ah ! ben non, par exemple ! je dis... je dis que je ne suis pas contente du tout ; et loin de là, sapristi !

— Vraiment ! qu'est-ce donc qui vous fâche ?

— Monsieur le chirurgien, êtes-vous ici pour guérir les blessures ou pour en faire ?

— En faire, quoi ?... des blessures ?

— Eh ! pardine !

— Je ne comprends pas, expliquez-vous, ma chère bonne dame.

— C'est bien plutôt vous qu'allez m'expliquer ce que signifie ce tripotage de mots à double sens, de fleurs compromettantes, *et cætera! et cætera!*... là, vous me comprenez maintenant, je l'espère.

— Mais oui, dès que vous vous exprimez aussi clairement, répondit le major avec son sourire bonhomme.

— C'est pas malheureux à la fin des fins! Eh bien! voyons, soyez clair et soyez franc... On ne m'entortille qne quand je m'y prête.

— Quant à cela, je suis sûr que vous vous y prèterez ; écoutez bien : notre malade est un jeune homme parfait, et si la guerre avait continué, son père serait, aisément, devenu général. Ce jeune homme ne connaît rien à la vie ; il est tout neuf, et je le soupçonne de s'ètre amouraché d'une femme de peu, nommée Adeline, femme pour laquelle il s'est battu. Par suite d'une hallucination fort naturelle dans son état, le blessé a pris mademoiselle votre fille pour l'Adeline en question, et j'ai dû à cette méprise la constatation d'une crise heureuse — premier bienfait produit par votre charmante demoiselle. Moins abattu par

la fièvre, le malade a, de lui-même, reconnu son erreur, et, comme le bon Dieu a décidé que madame ou mademoiselle Adeline, indigne du cœur de Paul Delmas, en serait brusquement chassée, c'est votre aimable fille que le ciel a choisie pour cette heureusa exécution.

— Alors, selon vous, interrompit la fermière, rouge comme une pivoine : votre M. Delmas aime ma fille ?

— Eh ! pardine ! s'écria le docteur, s'emparant de l'exclamation familière

de Mariette, n'avez-vous pas compris cela aux regards attendris ou affèrés, brillants ou désolés, que notre cher malade adresse à mademoiselle Louise? Est-ce donc par amour pour la botanique, qu'il s'endort et s'éveille en jouant avec les fleurs de votre jardin! N'avez-vous pas compris le langage de son cœur, lorsqu'il vous a baisé les mains en apprenant que mademoiselle Louise est votre fille? Quelle chaste éloquence dans ce baiser, madame Boileau! Moi, vieux coupable, je l'avoue; j'aurais saisi la main de votre fille, et non la vôtre; mais je cours sur cinquante ans, et Paul n'en a pas vingt-trois.

— C'est bon ! c'est bon ! continuez vos histoires... Notre cher malade qui, entre parenthèse, m'est beaucoup moins cher qu'à vous, s'est pris de belle passion pour ma fille, j'accorde ça... et puis après ? Voyons, causez toujours.

— Et puis après... Dam ! vous m'en demandez beaucoup, et il me semble que le reste vous regarde plus que moi.

— Mais vous êtes fou, monsieur..... monsieur...

— Franck, madame, c'est Wilhem Franck qu'on me nomme.

— Bien! vous êtes fou, monsieur Franck, car... une supposition que ma fille n'aimerait pas ce jeune homme!

— Qu'est-ce que ça me ferait?... Mon malade n'en serait pas moins guéri, et je suis médecin, ma bonne dame, médecin avant tout... Dans huit jours, Paul sera en pleine convalescence; pourvu qu'il garde pendant ces huit jours l'espoir d'être aimé, je réponds de sa vie.

— Et si vous ne le sauvez de son coup d'épée que pour le voir mourir d'amour ?...

— A vingt trois ans, mourir d'amour!... un soldat qui a vu le feu à Dresde, à Leipsick, à Hanau, à Montmirail !..... Allons donc ! cette maladie-là est comme la lèpre des anciens, elle a fini son temps et ne reparaîtra plus jamais, je l'espère...

— Tenez, monsieur, interrompit la fermière indignée, parole d'honnête

femme ; vous avez la mine assez bonne et le cœur bien mauvais.

— Vous pourriez vous tromper ; mais revenons à notre cher jeune homme : lorsqu'il aura repris ses forces, si votre fille ne l'aime pas, il aura un grand chagrin dont je le guérirai infailliblement, et tout sera dit. Ni vous, ni votre fille, ni son père, n'en souffrirez, et tous les trois, au contraire, vous aurez la joie d'avoir sauvé la vie à un homme, à l'aide d'une simple complaisance. Ah ! c'est un grand bonheur, madame Boileau, que de sauver la vie à un homme... Je

peux vous dire cela, moi qui depuis vingt ans en ai tué plus d'un ! ajouta le docteur avec une humble malice.

— Bon ! reprit la fermière battue sur ce point ; et puis maintenant, si ma fille vient à aimer ce jeune monsieur que je ne connais pas !...

— Nouvelle face de la question, répondit le major en feignant de se recueillir, et, à vous dire vrai, continua-t-il brusquement, le cas est possible, il est pro-

bable, j'oserai dire qu'il est certain ; oui, je parierais ma tête, que mademoiselle votre fille éprouve déjà un tendre sentiment pour...

— Ne dites pas de ces choses-là, malheureux ! vous me faites frémir...

— Dam ! vous m'interrogez.

— Mais c'est une action abominable de votre part !... Comment ! vous abuse-

riez de l'hospitalité au point de faire naître pareille horreur !

— Eh bon Dieu! calmez-vous ! D'abord, je n'ai rien fait naître; l'amour est une fleur des champs que le hasard fait éclore ; cette fleur ne se cultive pas en serre chaude ; c'est le nuage qui l'arrose, c'est le soleil qui la réchauffe, c'est notre propre créateur qui lui sourit. Moi, pauvre diable, je ne suis pour rien dans le mystère de ce miracle adorable. Le grand mal, après tout, que mademoiselle Louise Boileau aime M. Paul Delmas !

— Parlez pour M. Delmas, s'il vous plaît, riposta Mariette, de plus en plus révoltée.



CHAPITRE SIXIEME.

VI

— Eh bien ! soit ! parlons de Paul Delmas ; il est sous lieutenant de cavalerie, il a vingt-trois ans, il est charmant de sa

personne, il a de l'honneur jusqu'au bout des ongles, son père est baron de l'Empire. — Ceci est peu de chose, direz-vous; mais la politique est, comme les girouettes, humble sujette de la rose des vents, et le vent peut sauter des Bourbons à l'Empereur, comme il a sauté, ces jours-ci, de l'Empereur aux Bourbons. Paul Delmas a, du chef de son père, une dotation insaisissable sur le canal du midi; il possède, en outre, cent mille francs en beaux deniers... et je fais serment, notez cela, madame, car un serment de Wilhem Franck, c'est de l'or en barre, que mon ami Paul rendra sa femme heureuse!...

— Sa femme! Vous penseriez à marier ces jeunes gens?

—Eh! la belle qnestion! reprit le major. A quoi peut conduire l'amour honnête, si ce n'est au mariage?

— Maïs, mon bon monsieur, répondit Mariette en se redressant, supposez que, par un obstacle insurmontable, cette union soit impossible.

— Un obstacle insurmontable! Excepté

de prendre la lune avec les dents, je ne crois à aucune impossibilité, ma chère dame .. l'Empereur l'a dit : *impossible* n'est pas un mot français...

— Eh ! laissez-là votre Empereur, qui n'est pas le mien... A ce mariage, je vous le répète, il n'y a pas un obstacle, il y en a cent.

— Examinons-les, un par un, répondit le major avec un calme à renverser toute patience.

— Ah ! le diable d'homme, mon Dieu ! murmura Mariette, les dents serrées et le visage en feu. Voyons, dit-elle : si ma fille était promise ?

— En pareil cas, on reprend journellement sa parole.

— Et si elle aimait ce prétendu ?

— Alors elle n'aimerait pas notre cher malade, qui chercherait plus loin la for-

tune de son cœur. Nous revenons à notre première hypothèse.

— Et si Jean Boileau, qui a des opinions arrêtées, refusait son consentement ?

— Mademoiselle Louise saurait comment s'y prendre pour gagner son père. Obstacle insignifiant que celui-là.

— Et si le marquis, parrain de ma

fille et notre protectrice à tous, disait un non formel ?

— Les parrains et les protecteurs comptent pour zéro dans le Code Napoléon et devant M. le curé. Les jeunes gens sont d'ailleurs assez riches pour se passer d'un protecteur tyrannique.

— Ah ! vous ne connaissez pas d'obstacle ! reprit la fermière, en se croisant les bras et poussée à bout,

— Non, mais épuisons la centaine.. .. continuez.

— Si les parrains et les protecteurs ne sont pas consultés d'après votre Code Napoléon qui est, sans doute, un livre prohibé... que me direz-vous des papas?

— Nous en avons déjà parlé, ce me semble.

— Me donnez vous votre parole de

garder pour vous seul ce que je vais-vous dire ?

— Parole d'honneur.

— Eh bien ! Louise Boileau n'est pas Louise Boileau, c'est Antoinette de Lauzane qu'elle se nomme ; elle est la fille du marquis, elle... Eh quoi ! ça vous fait rire ! Savez-vous que j'ai peur de me voir seule avec vous....

Ah ! regardez mes mains, interrompit

le major, souriant avec finesse et douceur : je n'ai pas de griffes au bout des doigts... je n'ai rien du diable, surtout dans le cœur !... Allons ! calmez-vous, ma chère dame, votre grande confidence ne m'a rien appris.

— Vous croyez peut-être que j'ai fait un mensonge. La main sur l'Évangile, je jure...

— Mais non, mais non ! vous êtes vraie comme la vérité... Est-ce qu'une brave femme comme vous sait mentir !

est-ce qu'une noble fille comme mademoiselle Antoinette peut savoir tromper un vieux renard de mon espèce! Je n'ai cru que pendant cinq minutes au charitable et ingénieux stratagème de cette trop jolie demoiselle. J'ai trop longtemps vécu avec les gens de votre condition, ma chère dame, car je suis fils d'honnêtes artisans, pour n'avoir pas reconnu tout de suite cette touchante imposture. Votre prétendue fille ne vous ressemble que par les délicatesses et les vertus de l'âme..... Pourquoi la belle étourdie n'a-t-elle pas pris des sabots, comme vous, pour trotter du château à ce pavillon?... C'est qu'il n'y a pas,

me direz-vous, de sabots assez mignons pour chausser ses petits pieds habitués au satin...

— Ah! c'est pardine vrai! bredouilla Mariette; nous aurions dû y penser!

— Mon Dieu! continua le major, vous auriez mis une jupe de droguet, un bonnet de cauchoise, un tablier de serge et des gants en peau de lapin à mademoiselle de Lauzane que vous ne m'auriez pas trompé... Je suis médecin, ma bonne dame, et je passe ma vie à observer, à

lire dans les yeux, à écouter parler. Je vois ce qui m'est montré, j'entends ce qui m'est dit, et je devine ce que l'on me cache..... Mes lunettes sont magiques...

— Faut bien que ça soit! bonté divine!

— Ainsi, tout m'est expliqué depuis longtemps.

— Mais le jeune homme!

— Oh! rassurez-vous; les amoureux ont pour vertu capitale la crédulité. Pour eux, tout est parole d'Évangile, et je ne sais pas pourquoi les anciens se sont donné la peine de représenter leur Dieu avec un bandeau sur les yeux... Ce bandeau est le luxe... l'Amour est aveugle de naissance; de nos jours, il habite aux Quinze-Vingts. Paul prendra mademoiselle de Lauzane pour votre fille, tant que cette petite comédie vous plaira... Il aime tout de bon, c'est-à-dire qu'il est en état de grâce... Libre à nous d'en abuser, pour son bonheur, bien entendu.

— Et son père! celui-là y voit clair....

— Pas trop... la douleur et la politique l'absorbent... d'ailleurs, ses visites seront rares; il est obligé à beaucoup de précautions.

— Pour lors, et en fin de compte, où ça mène-t-il tout ça?

— Je n'en sais rien, vous m'en demandez trop; mes lunettes ne sont pas des télescopes...

— Les sottises les plus courtes sont les meilleures.

— Je partage cette opinion, madame Boileau...

— Donc si j'ai fait la sottise de laisser entrer ici mademoiselle Antoinette sous un faux nom, je dois annoncer à votre malade que nous l'avous trompé...

— Belle avance ! Paul jettera cette confidence dans l'oreille de son père, et le baron se croira mordu par un serpent...

— C'est juste, mais si je recommande au jeune homme de se taire?

— Admettons qu'il se taise, pensez-vous qu'il cessera, pour cela, d'aimer la demoiselle?...

— Ce serait une fière audace! dit Mariette en se récriant.

— Il est brave comme un aigle et entêté comme un mulet... et puis ma-

demoiselle de Lauzane que vous oubliez ?

— Ah ! sapristi ! c'est encore vrai ! Eh bien ! mais tout ça c'est simple comme bonjour, mon bon Monsieur.

— C'est ce que je me suis dit depuis hier.

— Je vais empêcher mademoiselle Antoinette de mettre les pieds ici...

— Ah! non, par exemple...

— Ah! si!

— Vous auriez ce courage!

— Pardine!

— Cette cruauté?

— Eh! pardine!

— Au défi!

— Je vous trouve superbe! Qui m'empêcherait de faire mon devoir?

— Votre devoir même, le premier de tous les devoirs.

— Lequel donc, s'il vous plaît?

— Vous êtes bonne catholique, n'est-ce pas?

— Mais, je le crois, ma bonne sainte Vierge, je le crois!

— Vous connaissez les commandements de Dieu ?

— Et je les observe, dit Mariette en se signant :

— *Homicide point ne sera, de fait ni volontairement.*

— Mais je n'homiciderai personne.... vous me tournez le sang!... Quel homme! mon doux Jésus ! quel homme !

— En maintenant votre résolution, vous tuez notre cher malade.

— Puisque vous assurez que le chagrin d'amour ne tue pas...

— Lorsqu'on est en santé, oui; mais c'est bien différent quand l'amoureux est déjà entre la vie et la mort comme Paul Délmas! J'ai demandé huit jours, chère dame, huit grands jours, entendez-vous... Après ce temps, que mademoiselle de Lauzane ne se montre plus, j'y consens...

— Mais pendant ces huit jours, le cœur de la pauvre enfant se prendra comme un rossignol à la glu...

— Rien de plus vrai...

— Vous voyez bien qu'il faut couper court à ce trafic ensorcelé!...

— C'est-à-dire que, pour préserver le cœur de votre demoiselle, vous assassinerez mon jeune homme... Vous avez la

conscience large, madame Boileau, pour une femme du bon Dieu :

Homicide point ne sera, de fait ni...

— Mais c'est vous qui m'assassinez ! s'écria Mariette aux abois : Tenez, Monsieur, il en arrivera ce que pourra, je ferai selon ma conscience ; mademoiselle de Lauzane ne montrera plus ici son cher et doux visage, c'est moi qui vous en réponds...

— Et lui? interrompit le major, en re-

gardant le blessé qui se réveillait le sourire sur les lèvres.

— Pardine, tant pis pour lui! murmura la fermière avec une sècheresse que démentaient et le son de sa voix et le trouble de son excellent cœur.

« — Nous verrons bien, pensa le docteur, nous verrons bien. » Et, sans répondre, il courut à son malade.



CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

La journée s'acheva paisiblement pour le malade, et le docteur Franck annonça que tout marchait à souhait.

— Avant huit jours, dit-il à Paul, que cette bonne nouvelle remplit de joie, vous serez en pleine convalescence..... à moins d'accidents, ajouta-t-il en adressant un clin-d'œil à Mariette.

— Mon bon père sera bien heureux ! répondit le blessé, et moi, major, je vous devrai toute ma reconnaissance, car je tiens à la vie.... Je le sens... Oh ! oui, j'y tiens !

— Alors, vous serez courageux com-

me un soldat de Dresde et de Champ-Aubert... Hein ?

— De quel courage faudra-t-il donc faire preuve?,.. Aurai-je une opération à supporter?.... Vous ne couperez ni bras ni jambe?

Cette question fut faite avec une inquiétude que l'habile chirurgien s'expliqua sans effort, mais il n'en voulut pas moins faire parler le blessé.

— Et quand même nous en arriverions

là, dit-il, trembleriez-vous pour un mauvais membre dont il faudrait vous séparer?...

— Oh! je ne parle pas pour moi! balbutia Paul en rougissant,..

— Pour qui donc?

— Pour mon père, répondit le timide amoureux; et comme si cet ingénu mensonge n'eût pas suffit, il ajou-

ta : Un soldat estropié est perdu pour le drapeau.

— C'est juste, mon enfant, c'est juste. Eh bien! rassurez-vous; vous vivrez tout entier. Ce serait grand dommage, en effet, n'est-ce pas, madame Boileau, de transformer en invalide éclopé, ce beau garçon qui n'a pas encore eu le temps de se faire aimer des belles?

— Les hommes ont toujours du temps de reste pour ces sortes de fredaines.

riposta la fermière ; manchots ou boiteux, ils ont encore des femmes à leurs trousses.

Paul regarda bien souvent la porte par où entrait et sortait Antoinette ; ses yeux ne disaient que trop ce que demandait son cœur ; mais la porte ne s'ouvrit que pour Jean Boileau. Mademoiselle de Lauzane ne se montra pas.

— Soupons-nous, femme? dit le fer-

mier après avoir causé pendant quelques instants avec le malade.

— Mais oui, le couvert est mis.

— Allons, docteur, à table.... Monsieur l'officier va, pendant ce temps-là, faire un petit somme; nous vivons comme de pauvres gens, c'est-à-dire que nous arrivons lèstement de la soupe au dessert.

Boileau, sa femme et le docteur passè

rent dans une pièce voisine qui servait de salle à manger.

— Et moi qui oubliais de fermer la porte de la terrasse, dit Mariette en se levant pour réparer cet oubli.

— Ne ferme pas, femme, nous n'avons rien à craindre.

— Si on venait du château ?

— Qui ça?... Monsieur le marquis? Il

n'y a pas de danger, le cher Monsieur est au lit et assez malade.

— Tiens! ça l'a donc pris comme la colique? qu'a-t-il ?

— Je n'en sais rien... son médecin nous le dira demain... je n'ai pas d'inquiétude.

Pendant le souper, Mariette entendit marcher sur le sable de la terrasse ; elle courut à une fenêtre et dit :

— C'est sans doute le père du jeune homme... Non, ma fi! c'est un porte balle.

— S'il frappe, fais-le entrer, répondit Boileau... Vous, major, passez chez le malade.

— Un homme, vêtu d'une blouse de roulier, coiffé d'une casquette de loutre, portant une balle à bretelles de cuir, et s'appuyant sur un bâton, entra dans la salle.

— Suis-je ici chez M. Jean Boileau, le fermier du château qu'on aperçoit de la grande route ?

— Jean Boileau? c'est moi, mon garçon.

— Vous connaissez le baron Delmas ?

— Non.

— Un gros-major des cuirassiers...

— Je n'ai aucune relation avec les officiers de l'armée de Bonaparte.

— Hum! ça ne vous écorcherait pas la bouche si vous parliez plus poliment de Sa Majesté l'Empereur, répondit le porteballe qui ajouta aussitôt et en souriant : Mais c'est égal, vous êtes un brave homme, sensible à l'infortune de vos concitoyens, puisque vous ne les trahissez pas. Donnez-moi vite un verre de vin, que je m'en aille.... je n'ai rien mangé depuis hier soir... Voilà une lettre pour vous de la part du commandant

Delmas, et en voici une autre pour le docteur Franck... Allons, l'ancien, je ne suis pas de la police, tranquillisez-vous, lisez votre dépêche, et, pour l'amour de Dieu, la croûte et la goutte s'il vous plaît?

Sans attendre la permission, le porte-balle se mit à table, et Mariette le servit copieusement.

— Vous ne lisez pas? dit-il, en dévorant ce qui était dans son assiette...

Qu'est-ce que racontait donc le commandant, que c'était si pressé?

Boileau ne répondit pas, et le colporteur ne mit pas plus de dix minutes à vider une bouteille et à faire disparaître ce qui était devant lui.

— Dieu vous le rendra, mon cher hôte, dit-il en se levant, et je vais vous payer de la plus belle monnaie que puisse recevoir un galant homme tel que vous. Je suis le général de Bonne-

fond, comte de l'Empire; ma tête est, pour ainsi dire, mise à prix, et je fais ce que je peux pour ne pas la livrer... Tudieu! le beau pays que la France, mon ami, quand la politique le met à l'envers!... Je porte des blessures toutes reçues à l'arme blanche en Espagne, en Allemagne et en Russie... Eh bien! loin de me servir de passeport pour sortir honnêtement de mon pays, elles aideraient à faire constater mon identité si on m'arrêtait pour me fusiller comme un chien. Votre maison est la première dans laquelle j'aie osé me présenter depuis deux jours;... je couche dans les buissons, et ne mange que par hasard...

Adieu... Vous voilà payé, n'est-ce pas? car, si vous vouliez me livrer, ma capture vous rapporterait gros...

— Votre marche est-elle assurée, général ? demanda Boileau, vivement ému.

— J'essaierai d'entrer à Paris ; on se cache là mieux qu'ailleurs, et si je peux m'y procurer un passeport...

— Pour aller où ?

— Peu m'importe.

— Votre balle est-elle précieuse?

— Non.

— Laissez-là moi... nous sommes de même taille, nous nous ressemblons presque... Restez-là ; je suis à vous dans cinq minutes.

Boileau passa dans sa chambre, et en revint aussitôt.

— Voilà, dit-il, un passeport pour aller en Suisse; il est en mon nom, qui sera le vôtre jusqu'à la frontière ; mettez cette lévite et ce chapeau , prenez ce rouleau... Ce ne sont pas des napoléons , général , ce sont des louis à l'effigie du meilleur des rois, qui fut, cependant, égorgé par son peuple... Que cet auguste martyr vous protége dans votre fuite!...

Je ne peux pas recevoir une si forte somme des mains d'un pauvre fermier, interrompit le général , attendri jusqu'aux larmes.

— Prenez toujours, les mains qui vous donnent cet or sont riches et surtout bienfaisantes. J'agis par ordre et au nom du marquis de Lauzane, mon noble seigneur. Bonne chance, général... Les royalistes ont quelquefois du bon, comme vous voyez.

Trop ému pour pouvoir répondre, le proscrit serra vivement la main de Boileau, ainsi que celle de Mariette, qui pleurait tout bas, et il sortit du pavillon de chasse, vêtu des habits du fermier.

— Ah! Jean, mon cher homme! s'é-

cria Mariette, ne se contraignant plus pour cacher sa sensibilité, que tu es donc grand quand tu fais de ces choses-là!... Non, non, il n'y a ni rois, ni empereurs qui aient ta majesté... tu iras au ciel, et je ne serai jamais assez sainte pour t'y retrouver.

— Toi, femme, mais c'est toi que je copie quand je m'essaie à faire le bien.

— Vous êtes un parfait honnète homme, dit le major Franck en entrant dans

la salle. J'ai tout entendu; le général Bonnefond vous devra la liberté sinon la vie. Vous avez protégé l'un des glorieux enfants de votre pays. C'est bien, cela, Monsieur Boileau, donnez-moi la main... Je vous suis dévoué corps et âme...

— Alors, ça tombe bien, s'écria Boileau, car j'aurai, tout à l'heure, un bon service à vous demander.

— Si j'y peux quelque chose.

— Vous y pouvez tout... mais achevez

de souper... Faut que je lise la lettre du baron...

« Ce billet vous sera porté par un ami
« que je ne crains pas d'adresser à votre
« loyauté, puisqu'elle est ma providence.
« Je vous avais promis de vous raconter
« cette nuit, une histoire que vous dési-
« rez connaître... Hélas! je ne pourrai
« seulement pas embrasser mon cher
« enfant... Je pars!... Où s'arrêteront
« mes destins errants, je l'ignore! Ne
« vous occupez plus de moi, reportez
« sur mon fils tout l'intérêt que j'ai pu
« vous inspirer. Je fuis une patrie pour

« laquelle j'ai mille fois affronté la
« mort... Que votre femme, que votre
« fille, anges bénis de votre généreux
« foyer, m'accordent un souvenir dans
« leurs prières !... Mon fils ou moi, tous
« deux, si Dieu m'est clément, nous sau-
« rons reconnaître un jour vos inappré-
« ciables bienfaits. Je n'en dis pas plus
« long, et je ne signe pas de peur de
« vous compromettre. »

Jean Boileau avait lu, mais seulement des yeux, cette lettre touchante; il la replia et la mit dans l'une de ses poches.

— Tu n'es pas satisfait, Jean ? dit la fermière.

— Moi !... au contraire.

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce pauvre homme ? Ne viendra-t-il pas ce soir ?

— Non.

— Tu as beau faire, je vois bien que

tu es chiffonné... tu as le front sombre.

— Bah! j'ai le front comme d'habitude. Monsieur le docteur, cette lettre-ci est pour vous.

— Je vous remercie... Vous permettez ?

— A votre aise.

Le major lut rapidement; et, re-

fermant la lettre, il dit avec assez de légèreté :

— C'est fort heureux qu'on l'ait serré de près, il aurait fini par se faire prendre, et j'aime mieux le savoir en fuite que près de nous. Le difficile sera de consoler notre malade ; mais nous y parviendrons, ma chère dame Boileau, n'est-ce pas vrai ?

— Faut l'espérer sans y compter, répondit la fermière qui se sentit le feu aux oreilles, car, pour la première fois

de sa vie d'épouse, elle se cachait de son mari.

Puis elle ajouta :

— C'est égal, vous faites joliment des mystères avec vos lettres que vous lisez sans ouvrir la bouche.

— Nous en causerons, dit Boileau, et il se leva de table.

— Nous en parlerons, glissa le major à l'oreille de la fermière ; mais *motus*...

— Si vous croyez que ça va durer longtemps, ces sournoiseries, répondit la bonne femme, vous vous trompez..... Jean doit tout savoir.

— Eh bien! Jean saura tout; mais ce sera vous qui porterez la parole.

— Venez-vous faire un tour de jardin, Monsieur Franck? demanda Boileau.

— Volontiers.

— Tu vas t'enrhumer, Jean, il y a du brouillard.

— Oh! madame, répondit le major, les rhumes ne durent que vingt-quatre heures avec moi, lorsqu'on les a pris la nuit, et surtout au brouillard.



CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

— Mais qu'est-ce donc que cet homme là ? se demanda Mariette en retournant près du malade ; il vous a un aplomb qui me démonte… il vous a des airs de *se fi-*

cher du monde ! Bien sûr qu'il entortillera Boileau ! Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais savoir ce qu'ils peuvent se dire..... Boileau me le racontera, et je suis bien simple de m'en chagriner.

— Monsieur le docteur, dit le fermier à son hôte, est-il possible, à votre avis, de se donner pour malade, sérieusement malade, entendez-vous, lorsqu'on se porte bien comme vous et moi ?

— Cela dépend des personnes que

l'on veut mystifier, et même, dans ce cas, cela dépend du savoir-faire. J'ai vu, dans les dépôts de nos régiments, des conscrits arriver de leurs villages et se montrer fort habiles à simuler des infirmités qui devaient les empêcher d'aller au feu; j'ai connu un vieil et riche avare qui, voulant jouir de l'avidité désappointée de ses héritiers, se plaignit un beau jour, de douleurs d'entrailles, se mit au lit qu'il garda plusieurs semaines en dépérissant à vue d'œil, et feignit d'expirer avec tant de grimaces qu'on le crut mort. Les héritiers alors s'en donnèrent à cœur joie, vidèrent les armoires et les coffres... Le défunt

sauta de son lit au collet de l'un de ces drôles...

— Ainsi, interrompit le fermier, on peut, sans aller si loin, jouer cette comédie?

— Si l'on s'entend avec son médecin, oui, car l'œil du médecin est infaillible en pareille matière, on ne saurait le tromper.

— Diable! c'est qu'il s'agit juste-

ment de tromper un médecin, deux peut-être et des meilleurs. Mais, dites-moi, Monsieur le major, un savant.... comme vous, ne pourrait-il pas donner une maladie quelconque à un homme plein de santé?

— Rien de plus aisé... même une maladie grave.

— Entendons-nous.... pas pour en mourir au moins?

— Sans doute.

— Alors, vous allez venir au château, et administrer à M. le marquis de Lauzane une drogue qui, pendant quinze jours ou trois semaines, le tiendra cloué dans son lit.

— Vous voulez rire?

— Je parle très-sérieusement.

— Eh bien! mon ami, cherchez un autre complaisant; ma conscience...

— Votre conscience ne vous commande pas d'abandonner vos camarades des armées impériales à leur malheureux sort...

— Je ne comprends pas.

Boileau expliqua la conduite que voulait tenir le marquis de Lauzane, investi de la présidence d'une commission d'épuration. Il exalta le patriotisme du noble émigré et finit par ces mots : J'ai promis à mon seigneur de lui amener ce soir même le médecin qui doit le mettre

en mesure de ne pas paraître dans ces sortes d'affaires. J'avais pensé à vous. Considérez si vos scrupules peuvent s'opposer à une ruse aussi louable que patriotique.

— Animé de pareils sentiments , le marquis devrait accepter ces fonctions; celui qui le remplacera nous sera funeste...

— J'ai eu cette idée; mais M. le marquis prétend que son refus pourra dé-

tourner le projet rigoureux du gouvernement.

— Et si l'on me voit au château ?

— Nos précautions sont prises ; nul ne nous verra que le marquis.

— Décidément, les royalistes ont du bon, comme vous le disiez tout à l'heure... Marchez, monsieur Boileau, je suis votre homme.

Moins d'une heure après cet entretien, le major Franck et Boileau revinrent au pavillon; le fermier prit sa femme à part et lui dit :

— Je ne peux rien te cacher, Mariette, tu lis sur mon visage mieux que dans ton livre de messe. Oui, j'ai été chagriné par la lettre du baron.

— Ah ! ah ! fit Mariette, et puis après?

— L'histoire de cet homme est lou-

che... il a mieux aimé disparaître que de me la raconter comme il l'avait promis... Je mettrais ma main au feu que le comte de Lauzane a été assassiné.

— Par le père du jeune homme?

— Oui.

— A quoi ça t'avance-t-il cette croyance-là?

— A soigner le mieux possible notre

malade, afin de le guérir vite et de le mettre à la porte.

— Ah ! mon ami, je voudrais bien le voir partir demain matin.

— Eh ! eh ! tu as donc changé d'idée, toi aussi ?

« C'est bon, pensa Mariette, Jean me fait des mystères, je lui en ferai, moi aussi ; il ne saura rien de ce qui se passe entre le malade, le major, mademoiselle

Antoinette et moi... Tout de même, mon Dieu! c'est du désordre dans mon ménage c'te conduite-là... Depuis vingt-cinq ans, Jean et moi nous nous sommes dit tous nos petits secrets.. fallait-il donc que ce médecin de malheur vint nous déranger, nous mettre en guerre?... Boileau, Boileau, pourquoi que tu te caches de moi! Non, répondit Mariette en mordant sa langue qu'elle n'avait pas su retenir. Mon idée est la même; mais c'est égal, c'est une rude charge.. Enfin, Dieu y pourvoira... »

— Qu'est-ce donc que vous avez eu à

vous dire ce soir dans le jardin, le docteur et toi ?

— Rien du tout ; nous avons causé de la pluie et du beau temps...

— Bien sûr ?

— Très-sûr.

L'excellente femme était rentrée dans a chambre de Paul, le cœur gros et le

front triste. Elle vit le major Franck occupé à consoler son malade, auquel il venait d'apprendre la fuite précipitée du baron.

— Ah! dit Paul à Mariette en la couvrant d'un tendre regard, je ne reverrai peut-être plus mon père, voudrez-vous le remplacer?... J'aurais tant aimé ma mère!...

— Puisque je suis là, vous n'êtes pas orphelin, répondit Mariette, touchée de

cet accent de la douleur et de l'espérance.

Paul baisa les mains de la fermière pour la remercier.

Après quelques instants de causerie, le major prit congé de son malade ; Mariette le suivit.

— Vous deviez me parler de la lettre que vous avez reçue ce soir, lui dit-elle, expliquez-vous.

—Je vais vous la lire cette lettre, écoutez bien :

« Mon cher Franck, impossible à moi
» de rester vingt-quatre heures de plus
» à Saint-Cloud ; j'y suis menacé... Je
» pars donc pour la Provence ; je tente-
» rai de rejoindre Sa Majesté à l'île d'El-
» be..... peut-être périrai-je en route ! Je
» mets mon fils sous votre protection.
» Soyez son mentor, il aura grand besoin
» de votre expérience et de votre affec-
» tion, car sa tête est ardente, et, au
» temps où nous sommes, les imagina-
» tions trop vives, les cœurs trop chauds,

» payent cher leurs folies. Paul reçoit,
» en ce moment, chez un royaliste, la
» plus généreuse hospitalité; qu'il soit
« lié, à jamais, par la reconnaissance,
« aux honnêtes gens de ce parti, non
» pour renier notre Empereur, com-
» me font tant de misérables ingrats,
» mais pour respecter dans le retour des
» Bourbons un décret de la Providence.
» Qu'il ne conspire jamais!... Qu'il soit
» sujet résigné, par conséquent fidèle...
» Paul ne sera pas sans fortune; s'il a le
» courage et la sagesse d'oublier cette
» Adeline, que je maudis, efforcez-vous
» de faire naître en lui un doux senti-
» ment pour la belle et charitable Louise

» Boileau... Il l'enrichira, et le bonheur
» de ces deux chers enfants sera la con-
» solation de ma vieillesse ou la paix de
» ma tombe.

» Adieu... je vous donnerai, quand je
» le pourrai, de mes nouvelles. »

— Vous le voyez, reprit le docteur, nous avons déjà le consentement du baron.

— Vous êtes fou et archi-fou. Si votre

baron savait que ma prétendue fille se nomme Antoinette de Lauzane, au risque de se faire fusiller deux fois, il viendrait empêcher ce mariage en supposant qu'il pût avoir lieu.

— Vous croyez cela ?

— Je vous dis que j'en suis sûre.

— Puisqu'il en est ainsi, je baisse pavillon... Bonsoir, madame Boileau, et sans rancune.

Quand le jour parut, les bienfaits d'un heureux sommeil avaient doublé les forces du blessé. Cette lumière, si tardive pour la secrète impatience de Paul Delmas, sembla rayonner et sur son visage et dans son cœur. Evidemment, c'était le pas de Louise Boileau qui tenait en éveil l'oreille attentive du jeune officier; c'était, évidemment, la visite de la fée du logis que le pauvre amoureux attendait.

Dirons-nous que Paul était amoureux? ne nous reprochera-t-on pas, comme une exagération, l'explosion subite de ce

changement dans une ame que devrait occuper le souvenir d'Adeline, cette femme dont nous n'avons encore parlé qu'en passant? Discuter ici cette question, serait anticiper sur les faits. Nous apprendrons sans beaucoup tarder pourquoi Paul aimait et devait aimer Louise (Antoinette de Lauzane), et nous serons certainement compris de toutes les femmes, lorsque, en mettant Louise Boileau et Adeline en parallèle, nous signalerons, comme une vertu, l'inconstance de Paul Delmas.

Vingt fois le blessé fut tenté de parler

à la fermière de sa fille, mais il n'en eut pas le courage, et lorsque le major Franck entra dans sa chambre, il lui cria :

— Je suis guéri...

— Oh! oh! répondit le docteur, voilà un ton qui me plaît... quelle voix de Stentor!

Et, après avoir visité minutieusement son malade, il ajouta :

— Trois nuits comme celle-ci, et nous marcherons sur des béquilles... nous irons cueillir des paquerettes... Madame Boileau, allez donc, s'il vous plaît, nous chercher quelques fleurs ; nous les aimons, vous le savez.

— Très-volontiers, dit Mariette en se dirigeant vers la porte.

— Non... non, s'écria Paul, c'est inutile ; je vous remercie.

La fermière s'arrêta court.

— Tiens! fit le docteur, vous n'avez plus de goût pour les violettes?

— Au contraire, mais...

— Ah! je comprends, vous attendez la provision de mademoiselle Louise... Ah! gaillard!

— Elle m'en a promis, balbutia le malade en rougissant.

— C'est juste, madame Boileau, c'est

juste. Ah! j'entends chanter notre fauvette.

Paul se mit sur un coude et tendit l'oreille; son beau visage était, dans ce moment le fidèle miroir des douces agitations de son âme charmée.

La voix d'Antoinette chanta, dans le jardin, mais avec moins de gaîté que la veille, cet autre couplet de son rondeau favori :

L'oiseau vit un gros nuage,
Noir présage,
Qui planait à l'horizon;
Mais il affronta l'orage?...
Sois plus sage,
Fille, rentre à la maison

Mariette n'attendit pas la fin du couplet; elle s'élança hors de la chambre.

— Docteur! cher docteur! elle va venir, n'est-ce pas? dit Paul, que la mélodie de la belle chanteuse semblait avoir gagné.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, mon garçon... Ah çà! mais il me semble que nous ne pensons plus guère à mademoiselle Adeline.

— Ne me parlez plus de cette femme, son nom seul m'épouvante...

— Eh bien ! mon ami, je crois que vous êtes dans le vrai... il vaut mieux aimer mademoiselle Louise.

— Ah ! vous m'avez donc compris ! s'écria Paul ; et ses yeux brillèrent, et son sourire exprima ce doux ravissement qui nous fait encore tressaillir lorsque, glacés par la vieillesse, nous ne pouvons plus que songer aux merveilles de nos jeunes années.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Un pas lourd et traînant se fit entendre ; Paul frissonna, ses joues se couvrirent de pâleur ; la porte s'ouvrit et la

bonne fermière rentra, mais la tête un peu basse, dans la chambre du malade.

— Seule ! murmura le jeune homme qui s'interrompit pour écouter la voix d'Antoinette ; cette voix s'éloignait en chantant :

La fauvette aventureuse
Fut heureuse...
Le nuage l'épargna.
La fillette fut peureuse !...
Soucieuse,
Son logis elle gagna ?

— Mademoiselle Louise ne viendra

donc pas? demanda Paul avec un trouble à faire pitié.

— Non, mon cher monsieur, répondit Mariette... Il n'y a pas moyen.

— Mais nous la verrons aujourd'hui; cependant?

— Faut pas y compter... Elle a de l'ouvrage au château.

— Au château?

— Sans doute, ma fille travaille chez la marquise, sa marraine... Et puis, mon ami, ajouta l'excellente femme que la douleur de Paul attendrissait visiblement, vous n'êtes plus malade comme hier... les forces vous reviennent, et il ne serait pas décent qu'une demoiselle honnête entrât... enfin, vous me comprenez... Ah ! mon Dieu, docteur, voyez qu'il s'évanouit..... mais remuez-vous donc, vous restez là comme un Terme.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi ? répondit le major sans bouger et se croisant les bras ; je ne suis pas gendarme.

— Gendarme!... que voulez-vous dire? s'écria Mariette en frottant de vinaigre le front glacé de Paul Delmas.

— Je veux dire qu'il n'y a plus ici un malade, mais un homme mort et son meurtrier... Si j'étais gendarme, je vous arrèterais au nom de la loi, madame Boileau... Vous avez tué ce pauvre innocent... Débrouillez-vous avec votre conscience; moi je m'en vais... et de tout ceci je me lave les mains.

Le major fit un mouvement comme pour battre en retraite.

— Mais c'est abominable ce que vous me racontez-là, répondit la fermière sans abandonner le blessé, qui était en pleine syncope... Monsieur, venez à mon secours, au nom de la Sainte-Vierge, ne m'abandonnez pas !

—Vous l'avez voulu... Vous étiez prevenue... mais votre cœur de rocher, de marbre... d'airain...

— Monsieur, il s'en va ! ses yeux sont retournés... Elle reviendra, monsieur, elle reviendra.

— Le promettez-vous ?

— Oui, je le promets!

— Alors, ôtez-vous de là et laissez-moi faire... Ah! vous nous avez mis dans de beaux draps! Si ce pauvre garçon en revient, sa convalescence sera retardée de quinze grands jours.

Paul reprit ses sens; mais toute la journée se passa sans qu'il pût dire un mot; ses joues, sur lesquelles la santé avait paru vouloir refleurir, se creusèrent rapidement; son regard flottait avec égarement. Jean Boileau qui vint le voir ne lui donna pas quatre heures à vivre, et la pauvre Mariette, saisie de violents

remords, récita dix fois son chapelet, s'accusa d'un crime et se crut damnée pendant que, dévouée comme une sainte, elle le veilla toute la nuit avec le docteur dont elle admirait le génie, la patience et le zèle.

Profondément touché de la douleur de cette excellente femme, le major Franck se pencha sur son épaule, vers le point du jour, et lui dit :

—Allez vous reposer, ma chère dame, la crise est passée, je m'en suis rendu

maître. Avec l'aide de Dieu, nous le sauverons.

— Je ne le quitterai que quand il n'y aura plus de danger.

— Il n'y en aura plus, dès que mademoiselle de Lauzane se sera montrée... Vous vous souvenez de votre promesse ?

— Ah! oui dà... Soyez tranquille, je n'ai qu'une parole.., Jésus, mon doux Seigneur, que j'ai donc souffert!

— Désormais, vous me croirez donc avec ou sans serment ?

— Il le faudra bien !

— Mais c'est Dieu qui le veut ainsi. ma chère dame ; rien n'arrive ici-bas sans sa permission, et si ces deux enfants doivent s'aimer et s'épouser, c'est que Dieu l'a ordonné... Vous ne sauriez résister à cette volonté sans commettre un péché terrible dans ses conséquences.

— Vous pouvez avoir raison...

— Ainsi, vous irez aujourd'hui, ce matin même, chercher mademoiselle Antoinette, elle arrivera, comme hier, avec des fleurs... vous verrez alors renaître ce pauvre agonisant... Allez dormir un brin, allez... Pourquoi diable, étant si bonne, voulez-vous paraître méchante?

Mariette essaya de reposer selon l'ordonnance du médecin, mais quoique brisée de fatigue, il lui fut impossible de

s'endormir ; elle fut saisie, tout éveillée, d'une sorte de cauchemar, elle se vit entre le baron Delmas et le marquis de Lauzane, l'un lui demandait compte de son fils, et l'autre de sa fille ; elle s'accusait d'avoir causé la mort d'un malade confié à sa pitié, elle se reprochait d'avoir laissé fleurir dans le cœur d'Antoinette un amour fatal et coupable, puisqu'il était mystérieux. Paul Delmas se rétablirait, et alors mademoiselle de Lauzane l'aimerait, au désespoir de sa famille, frappée de ce malheur comme par la foudre; ou le blessé succomberait, et ce serait elle Mariette, qui, par une précaution tar[illegible]que funeste, l'au-

rait repoussé dans la tombe, dont un miracle l'avait, momentanément, écarté. Incapable de résister aux émotions qui venaient l'assaillir, Mariette s'élança hors du pavillon et courut au château.

— Le bon Dieu que je n'ai jamais offensé, se dit-elle chemin faisant, le bon Dieu m'assistera. Mademoiselle Antoinette n'aime pas et n'aimera pas ce jeune homme... elle n'est et ne sera que charitable pour lui... Je suis folle de me tourmenter ainsi... C'te jeune fille n'a que des pensées d'ange dans la tête et que de la pitié dans le cœur... elle

éprouve pour notre malade ce qu'on éprouve pour les pauvres... Elle lui fait l'aumône de quelques fleurs comme on fait l'aumône d'un morceau de pain... elle s'intéresse à lui... dam, c'est tout naturel, puisque la Providence l'a pour ainsi dire placé sous sa protection..... mais de l'amour, fi donc! Mademoiselle est trop soumise à ses parents, trop bonne royaliste... Je ne suis qu'une sotte.

En approchant du château, la fermière ralentit son pas et se frappa le front.

— D'ailleurs, pensa-t-elle : j'ai mon

plan... Oui, si mademoiselle Antoinette en tient pour le fils du baron, je saurai bien la guérir, et qu'il n'y paraîtra plus!... Ah mais! ah mais! je ferai de la médecine, moi aussi; et de la bonne!

Mariette accosta une fille de basse-cour qui lui était dévouée.

— Bonjour Pierrette, dit-elle; comment vont les maîtres?

— Pas bien, mère Boileau, pas bien,

à preuve que deux médecins de Paris sont venus, dans la nuit, pour voir not' monsieur qui est au lit.

— Allons donc! je ne les ai pas vus passer, ces médecins.

— C'est cependant la vérité ; madame la marquise pleure toutes les larmes de ses yeux.

— Que dis-tu donc là?... et comment Boileau peut-il ignorer c'te maladie ?

— Il ne l'ignore pas puisqu'il est déjà venu, ce matin, au château.

— Et mademoiselle Antoinette ?

— Je ne l'ai pas vue, elle ne quitte pas son père.

— Puis-je monter?

— Je crois que oui ; il n'y a pas de consigne.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

La fermière monta aux appartements du marquis, ouvrit une première porte, et allait en ouvrir une seconde, lorsque

mademoiselle de Lauzane, qui sortait de la chambre de son père, la rencontra.

La jeune fille était pâle et fatiguée; à la regarder bien fixement, on aurait pu voir des traces de larmes dans ses beaux yeux.

— Eh! Dieu seigneur! mademoiselle, que se passe-t-il donc? demanda Mariette; vous avez le visage tout défait.

— J'ai beaucoup pleuré! répondit An-

toinette. Et elle tendit sa petite main blanche à la fermière.

— Mais vous avez la fièvre, mon enfant, vous brûlez...

— Oh! qu'est-ce que cela?

— Comment! mais c'est beaucoup... et votre cher père?

— Papa est malade, j'ai passé la nuit

avec maman à le veiller; mais?... Antoinette soupira et se tut.

Mariette éprouva d'abord un frisson; la réponse de mademoiselle de Lauzane ou plutôt le ton de cette réponse pouvait laisser croire que la belle jeune fille avait au cœur un souci plus grand que celui causé par la maladie de son père. Pour une femme de devoir, pour une sainte femme comme Mariette, c'était un péché contre nature, un crime, une preuve de perversité; mais elle ne tarda pas à rougir de cette mauvaise pensée, car Antoinette reprit bientôt :

— Mon père est malade, mais je suis sans inquiétude, et voici pourquoi... je vous fais tout bas cette confidence, madame Boileau, parce que déjà nous sommes en communauté de secret. Il faut vous dire qu'en voyant mon père garder le lit et se plaindre, en voyant deux médecins de Paris se succéder, ici, à de courts intervalles, je me suis promptement désespérée, à ce point que, ce matin, après toute une nuit passée dans les larmes, je me suis mise à sangloter. Ma mère s'était éloignée pour quelques instants ; alors, mon père prit ma tête dans ses mains, et me dit à l'oreille : « Ne te désole pas, chère enfant, je ne suis pas

si malade que j'en veux avoir l'air, et contre toute apparence, dans quinze jours je serai sur pied, frais, gaillard et dispos. »

— Est-ce bien vrai ? demandai-je.

— Sur l'honneur, ma mignonne ; mais ne vas pas me trahir; il faut que ta mère... ta mère surtout, tu m'entends bien ? soit trompée par ma feinte maladie... Ne me questionne pas davantage, je ne t'en dirai pas plus long. Ce secret est entre toi, Boileau et moi... J'obéis à des raisons d'Etat...

— Vous comprenez donc maintenant pourquoi je suis... heureuse !

— Heureuse! mais c'est que vous n'en avez pas l'air, ma bonne demoiselle, vous n'en avez ni l'air ni la chanson, que je vous dis... à preuve que vos yeux ont une terrible envie de pleurer dans ce moment... Allons, videz-moi donc votre sac... Qu'y a-t-il encore ?

— Rien.

— Ah ! alors, parlons d'autres choses.

Eh bien ! vous ne me demandez pas des nouvelles de mon malade à moi ?

— Je n'ose pas, puisque vous m'avez défendu...

— Je vous ai priée de ne pas venir chez nous, mais je ne vous ai pas engagée à ne pas vous informer...

— Il va toujours bien, n'est-ce pas ?

Les yeux d'Antoinette s'attachèrent

sur Mariette avec une fixité anxieuse ; la fermière eut voulu tromper la pauvre enfant qu'elle n'y serait certainement pas parvenue...

— Il ne va pas bien du tout... dam ! non, il a eu comme une révolution.

Mademoiselle de Lauzane pâlit, et s'appuya au mur pour se soutenir ; elle voulut parler, ses lèvres tremblèrent sans pouvoir articuler un seul mot.

La fermière reprit :

— Mais le docteur a toujours beaucoup d'espoir... il dit seulement que le malade ayant la passion des fleurs, si on peut lui en donner, des fleurs tant qu'il en voudra, il sera bientôt, et pour la seconde fois, hors de danger.

— Eh! mon Dieu! ne lui en donnez-vous pas? s'écria Antoinette.

— Je lui en donnerais bien, mais il paraît que je ne sais pas les choisir, car il n'en veut pas.

— Pourquoi donc ?

— Il voudrait, ces pauvres malades ont de singulières manies, ce sont de grands enfants, il voudrait que ce fut vous qui...

— Puisque je ne dois pas le voir.

— Oh ! pour une fois ou deux... si vous pouviez vous échapper.

— Tout de suite, ma bonne dame Boi-

leau, tout de suite... Attendez-moi pendant cinq minutes... Ah! vous me faites grand plaisir sans vous en douter... Pauvre jeune homme!... s'il ne faut que des fleurs pour le sauver, le jardin, le parc, et la commune, au besoin, seront bientôt ravagés... Attendez-moi.

— Non, faites-moi d'abord entrer chez votre papa; pendant ma visite vous sortirez et nous nous retrouverons aux *Quatre-Chemins*, dans le parc... vous savez!

— Bien... venez donc vite.

Antoinette fit traverser à la fermière deux pièces qui conduisaient à la chambre de M. de Lauzane. Mariette vit le marquis couché et accommodé comme un malade sérieusement atteint ; la marquise écrivait près du lit sur un guéridon chargé de fioles et de potions.

— Eh ben ! not' maître, à quoi donc vous amusez-vous ! demanda la fermière, après une révérence à la superbe et froide marquise.

— Je m'amuse, ma chère dame, à faire

du sang de tigre encagé ! Hier dispos, aujourd'hui impotent, voilà la vie... elle n'est pas gaie... Comment va Boileau ?

— Très-bien !... mais qu'avez-vous, au bout du compte ?

— J'ai mal partout... Quant à vous dire au juste ma maladie, j'attends que la Faculté lui ait donné un nom... la Faculté délibère, mon enfant... L'important pour elle, je le crains, Dieu me pardonne ! n'est pas de savoir si je mour-

rai, autant que de savoir de quoi je serai mort.

— Vous parlez beaucoup trop, mon ami, dit la marquise; soyez plus docile aux ordonnances. J'ai terminé votre réponse au ministre, signez pour que j'expédie.

M. de Lauzane prit des mains de sa femme une plume et une lettre qu'il lut d'une voix assez faible, fréquemment interrompue par des quintes d'une toux pénible ;

« Monsieur le ministre,

« Je prie Votre Excellence de vouloir bien remercier S. A. R. *Monsieur* de l'honneur qu'elle a daigné me faire en me confiant le commandement de la 1re division militaire et les fonctions spéciales désignées par votre lettre du 17 de ce mois d'avril. L'état déplorable de ma santé me fait un devoir de renoncer à jouir de cette faveur insigne de mon gracieux souverain ; mon regret le plus vif est de ne pouvoir point consacrer au trône les derjours d'une vie à son déclin, quand cette vie entière ne fut qu'amour et fidélité

pour l'auguste famille que ma maison sert depuis plus de six cents ans.

« Recevez, etc. »

— Signé : « *Lauzane*, » dit le marquis en apposant son nom au bas de cette lettre, rédigée par la marquise.

— Vous écrivez comme un ange, ma chère femme, ajouta-t-il. Jarnibieu ! si j'en réchappe, mon refus me vaudra quelque chose, loin de m'être nuisible, et

cela grâce à votre façon de dorer les pilules.

— Qu'appelez-vous des pilules? demanda la marquise en levant la tête avec ce geste imposant qui lui donnait un faux air de Mérope et d'Athalie.

— Un refus, motivé ou non, est toujours un refus mal reçu à la cour, ma chère amie; mais le mien est tourné si agréablement, que le roi ne m'en gardera pas rancune... Bref, à l'impossible nul n'est tenu... Aye... quelle crampe d'estomac!

— C'est, cependant, en allant chez vous, *madame*, dit la marquise, s'adressant à Mariette avec hauteur, que le marquis a pris cette maladie, ce refroidissement... Vous serez cause...

— Que je ne serai pas lieutenant-général en activité, interrompit M. de Lauzanne, qui tenait à consoler la fermière, vous serez cause que, si j'en échappe, je vivrai heureux et paisible, plantant mes choux loin du tumulte politique... Ah! jarnibieu! je vous remercie bien, et de ma toux — le malade toussa — et de

mes maux de cœur, et de mes migraines, pourvu, toutefois, que je n'aille pas me faire enterrer.

— Ma fi, mon bon seigneur, répondit Mariette en faisant la révérence, je vas faire une neuvaine, et nous mangerons vos choux de bon appétit, vous le premier, à la Saint-Saturnin de novembre... C'est moi qui vous le prédis... Madame la marquise n'ayez pas peur, tenez-le chaud, et *faites-y* boire souvent sans l'écouter, vous verrez qu'il repoussera comme un jeune homme.

Mariette sortit à reculons sous les éclairs dont l'enveloppa le regard dédaigneux de madame de Lauzane, qui s'écria, quand la porte fut fermée :

— Que ce monde sent mauvais !... Ne m'en débarrasserez-vous pas une fois pour toutes ? La familiarité est un supplice lorsqu'elle descend si bas !

— Patience donc, ma chère Julie... Que diantre ! voyez où j'en suis !... Quelques jours encore ; et vous pourrez peut-être chasser tous ces braves gens... Je

n'y serai plus pour les défendre et surtout pour les aimer...

— Allons, monsieur, vous avez la fièvre, je le vois bien à vos propos au moins déplacés... Tâchez de sommeiller... nous bataillerons quand vous serez rétabli.

Antoinette avait reçu, des mains de sa mère, la lettre adressée au ministre de la guerre, et elle était sortie pour donner cette dépêche à un courrier qui l'attendait.

La jeune fille s'était plainte d'un léger mal de tête, et son père l'avait engagée à prendre un peu d'exercice dans le parc. Mademoiselle de Lauzane s'était donc hâtée de courir aux *Quatre-Chemins*, où Mariette la rejoignit.

— Je vous attends depuis longtemps déjà, dit Antoinette.

— Longtemps n'est pas le mot... En tous cas vous l'avez mis à profit ce long temps-là, car votre provision de fleurs est faite.

— Ah ! oui, répondit en rougissant la jeune fille, et elle montra son tablier plein de paquerettes ; elles ne sont pas assez belles pour lui... Je n'ai pas de violettes, et j'ai cru remarquer qu'il aime les violettes.

— Ça ne m'étonnerait pas, un Bonapartiste ! Jean m'a dit que ce monde-là prend la violette pour emblème... une fleur qui ne dit rien, une fleur qui se cache... parlez-moi du lys...

Madame Boileau, ne dites pas de mal des violettes, je les aime beaucoup...

— Depuis quand? demanda Mariette avec une brusquerie qui n'était pas dans ses habitudes et allait fort mal à sa bonne physionomie.

— Je n'ai pas du tout la mémoire des dates, répondit Antoinette, souriant à l'ingénu mensonge qui la faisait un peu rougir.

« — Attrape, pensa la fermière : sotte question, fine réponse. C'te chère petite m'en revendrait... Mais faut voir mon fameux moyen! faut voir! »

— Allons-nous en bien vite ! dit-elle, nous perdons un temps précieux, et...

— Courons, madame Boileau, courons ! s'écria Antoinette... je prendrai mes violettes dans votre jardin.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Comme on le pense bien, le docteur Franck avait profité de l'absence de Mariette Boileau, pour entretenir son malade de l'objet qui lui tenait tant au

cœur. Parler d'Antoinette à Paul Delmas, c'était le rappeler à la vie, et le major était trop bon médecin pour négliger ce mode si simple d'infaillible traitement. Aux premiers mots consolateurs de Franck, le malade se ranima, et, comme il lui était sévèrement interdit de parler, il prêta aux discours du major une oreille charmée et surtout infatigable. Le docteur vit qu'il fallait brusquer la situation ; aussi alla-t-il droit au but.

— Vous ne voulez pas que je vous entretienne de cette femme pour qui vous vous êtes battu ? Oh ! rassurez-vous ; il

n'est pas besoin de me faire de si gros yeux; je ne vous en dirai rien, quoique ma curiosité soit naturellement excitée à son endroit ; quand vous serez sur vos jambes, vous me raconterez l'histoire de cette passion aussi brusquement que sagement rompue à mon avis ;... mais vous me permettrez de vous dire que vous devez la vie à une charmante demoiselle.

— Louise ! murmura le blessé.

— Sans doute... Eh bien ! mon ami, il faudra l'épouser.

— Le pourrai-je !

— Pardine comme dit la maman Boileau... votre père verra cette union avec plaisir... Il m'en a écrit deux mots, là... dans cette lettre que je vais vous lire.

Paul écouta avec avidité et force soupirs la lecture de la lettre de son père, et il murmura :

— Mais elle ! mes ses parents ! vous voyez bien qu'elle me fuit...

— Qui a dit cela?... D'abord, mon cher, vous parlez, et je vous ai défendu d'ouvrir la bouche. Croyez-vous que cette belle jeune fille soit maîtresse de son temps et d'exprimer ses sentiments? Non, elle passe ses journées au château; elle est liée par le devoir, l'éducation, l'habitude, à l'opinion politique d'une riche famille qui hait l'Empereur; mais...

— Mais?...

— Allons, vous allez m'interroger, n'est-ce pas?... Taisez-vous donc, enragé

bavard... mais j'ai cru lire dans ses yeux, dans son âme, qu'elle vous porte un vif intérêt, et fiez-vous à son innocence, elle trouvera moyen de vous apporter encore des fleurs. L'innocence, mon cher, lorsqu'elle a cette pureté, est bourrée de charmantes malices; fiez-vous-y.

— Ah !... s'écria Paul Delmas, écoutez... écoutez...

Et le pauvre malade tressaillit ; ses yeux se mouillèrent de larmes ; un sourire extatique flotta sur ses lèvres, pen-

dant qu'un feu virginal envahissait lentement ses joues pâlies par la souffrance.

La voix suave, fraiche, émue, de mademoiselle de Lauzane, chantait sous les fenêtres du pavillon le premier couplet de ce rondeau favori dont n'avons cité que des fragments :

C'est ainsi que la fauvette
Ma pauvrette,
Prend son vol au point du jour ;
Fais comme elle, ma fillette,
Va seulette,
Bon voyage et prompt retour.

— Elle va venir, n'est-ce pas? elle va

venir? dit le malade, ranimé par ce chant de rossignol, comme par une secousse galvanique.

— Je la vois, répondit le docteur qui s'était approché de la fenêtre... je la vois.

— Que vous êtes heureux!... que fait-elle?

— Elle ramasse des fleurs.

— Fleurs bénies!... que fait-elle encore?

— Elle cause avec sa mère... elle met une main sur son cœur... Ah! mais comme elle est pâle... pauvre fille! elle prend son mouchoir et s'essuye les yeux! elle pleure, mon ami...

— Elle pleure!

— Oui, monstre! c'est vous qui faites couler ses larmes...

— Moi ?

— Sans doute... n'est-ce pas à la terreur inspirée par votre rechute qu'il faut attribuer ce visible chagrin ?... Ah ! mon garçon, guérissez vite si vous ne voulez pas la tuer !...

— Mais je suis guéri, mon Dieu ! je suis guéri ! s'écria le malade... Dites-lui donc que...

— Que vous l'aimez à la folie, car,

tout de bon, vous êtes fou ! Allons, du calme ! ces dames viennent... Prenez une pose décente... Vous gesticulez, vous vous trémoussez,... vous êtes, dans votre lit, comme un poisson dans une poêle à frire... Un peu de raison, que diable !... puisqu'elle vous aime !...

Le docteur ne s'était pas trompé ; mademoiselle de Lauzane avait pâli en causant avec Mariette ; elle avait mis la main sur son cœur, tiré son mouchoir et séché quelques larmes. Nous devons expliquer cette innocente pantomime due au moyen fameux que la bonne

fermière croyait avoir trouvé pour étouffer une passion naissante dans ce noble cœur qu'elle venait de livrer a de poignantes émotions.

Voici donc ce qui s'était passé entre madame Boileau et Antoinette.

Arrivée dans le petit parterre qui longeait le pavillon du côté du parc, Mademoiselle de Lauzane s'était mise à cueillir des violettes dans les bordures, et ses mains délicates fouillaient le gazon avec soin pour que le bouquet fût digne de l'intéressant malade. Tout en se livrant à ce charmant travail que la fermière ai-

dait de son mieux, Antoinette, rassemblant ses forces et s'armant de courage, entama la chansonnette qui semblait avoir été faite pour la circonstance, et madame Boileau remarqua, tant elle s'appliquait à étudier et à deviner les pensées de la jeune fille, la fermière remarqua, disons-nous, que mademoiselle de Lauzane se bornait à chanter le premier couplet dont chaque vers était pour l'amoureux Delmas une consolation, et, tout à la fois, une espérance.

— Plus souvent que mademoiselle Adeline ramasserait des fleurs comme celle-

là! dit Mariette, tremblant d'avance pour les suites que pouvait avoir l'exécution de son projet.

— Et pourquoi?

— Parce que vous avez le *génie des trouvailles*... Vos yeux et vos mains s'entendent pour ravager ce jardin; vous les devinez, ces pauvres violettes, et n'en manquez pas une.

— Mademoiselle Adeline ferait comme moi, j'en suis sure.

— Oh que nenni !...

— Pensez-y donc, madame Boileau... une sœur !... Dieu !... qu'elle doit aimer son frère !

— Qui ça, son frère ? demanda Mariette du ton le plus innocent.

— Son frère... Paul... n'est-ce pas Paul que se nomme notre malade ?

— Oui bien... Paul Delmas, mais il n'a pas de sœur... il...

— Perdez-vous la mémoire, interrompit en riant la jeune fille, rappelez-vous donc ce que nous a dit le docteur, ce que vous m'avez dit vous-même.

— Ah ! oui,... je me souviens, mais c'était une plaisanterie... Est-ce que je ne vous ai pas raconté la chose !

— Quelle chose ?

— Dam ? l'histoire de ces jeunes gens, Paul et Adeline.

— Vous ne m'avez rien raconté, murmura Antoinette, dont le cœur battait violemment.

— Après ça, c'est possible, j'ai la tête un peu perdue. Eh bien ! mon enfant, mademoiselle Adeline... Comment donc vous apprendre cette nouvelle ?...

— Tout simplement... parlez, vous excitez... ma... ma curiosité.

— Enfant, c'est vrai, pourquoi vous ferais-je des mystères?... Eh bien ! made-

moiselle Adeline n'est pas la sœur de ce jeune officier, c'est comme qui dirait sa promise...

— Sa promise! répéta Antoinette en pâlissant et portant une main à son cœur qu'elle sentit atteinte d'une blessure pénétrante.

— Je crois bien que oui, continua Mariette; mais, finalement, c'est toujours une jeune personne qu'il aime et qu'il veut épouser, puisqu'il s'est battu pour elle.

— C'est pour elle qu'il s'est battu !

— Oh ! les militaires, ça se bat pour un oui et pour un non...

— Mais si cette femme a consenti à ce duel, c'est qu'elle n'aime pas son fiancé.

— Chacun aime à sa manière; ça lui a peut-être fait plaisir à c'te demoiselle, loin de lui déplaire...

— Dans ce cas, c'est une femme sans cœur... Pourquoi n'est-elle pas près de M. Paul ?

— Faut croire qu'il y a des empêchements... et puis, je ne connais bas bien les raisons d'un chacun. Ce que je vous dis là, je l'ai saisi au vol et n'y ai pas fait grande attention.

— Comment ! interrompit Antoinette, qui se sentait gagnée par des larmes, cette aventure vous a trouvée indifférente ?

— Eh ! Jésus, mon Dieu ! vous allez pleurer, pourquoi donc ?

— Vous m'avez fait bien mal ! madame Boileau, bien mal ! murmura la jeune fille en essuyant ses yeux et prenant son tablier rempli de violettes, qu'elle semblait regretter d'avoir cueillies.

— Mon pauvre enfant, reprit Mariette, émue de cette chaste douleur... Est-ce que vous l'aimeriez, ce jeune homme ?

— Je n'en sais rien, répondit ma-

demoiselle de Lauzane avec une candeur angélique.

— Ah! puisque vous n'en savez rien, c'est que vous l'aimez... Quel malheur, mon Dieu! quel malheur!

— Si je l'ai aimé, c'était sans m'en douter; mais je ne l'aime plus..... Mademoiselle Adeline ne doit pas avoir et n'aura pas de rivale. Pourquoi donc m'avez-vous trompée en faisant passer cette femme pour sa sœur?... C'est votre faute si je souffre, c'est-à-dire si j'ai souffert, car je ne souffre plus.

— Mon enfant, lorsqu'une fille craignant Dieu et respectant ses père et mère, aime un jeune homme, c'est pour l'épouser, n'est-ce pas?

— Eh bien?

— Eh bien! mademoiselle de Lauzane n'aurait jamais pu épouser monsieur Paul Delmas... Votre père est marquis.

— Son père est baron.

— Baron, baron... faut savoir; baron d'hier, dans tous les cas, et vous savez combien madame la marquise tient à son rang. Elle n'aurait jamais consenti à ce mariage. C'est donc un bonheur pour vous que mademoiselle Adeline soit de ce monde.

— Ne parlons plus de tout cela, madame Boileau, et faisons notre visite à votre malade... C'est singulier, j'avais peur, je tremblais en quittant le château; maintenant je me sens toute changée... J'entrerai dans cette chambre avec autant de calme que si j'avais laissé mon

cœur au chevet du lit de mon cher et vénéré père.

— A la bonne heure! parlez-moi de ça... Ah ben! maintenant, vous pourrez lui en donner des fleurs et tant qu'il en voudra, ce pauvre agneau.

Antoinette et Mariette gravirent les degrés de la terrasse; bientôt elles ouvrirent la porte de cette chambre où Paul ressentait des frissons d'impatience, où le major Franck se frottait les

mains en cachette, à la pensée du succès de son habile entreprise.

Pauvre Antoinette, quelle était son erreur! « Je ne l'aime plus, » avait-elle dit, comme si l'amour peut naître et mourir en un jour, en une heure, à la même minute, dans le cœur vierge où Dieu le fait éclore. Jusqu'au moment de la cruelle révélation de la fermière, mademoiselle de Lauzane ne se connaissait pas; elle éprouvait un sentiment tendre, contrarié jusqu'au chagrin, il est vrai, par la défense qui lui avait été faite de

venir au pavillon; mais ce sentiment n'était que le germe de l'amour qu'une barrière, insurmontable en apparence, devait développer dans toute sa puissance. « J'entrerai dans cette chambre avec autant de calme, avait-elle ajouté, que si j'avais laissé mon cœur au chevet du lit de mon vénéré père. » Ce cœur dont elle croyait s'être aisément dépouillée, battit avec plus de force que jamais dans sa poitrine lorsqu'elle franchit la porte de Paul Delmas. Une pensée brûlante étreignit alors son cerveau; elle se dit en songeant à Adeline : « Que cette femme est heureuse! » Et elle s'approcha du malade, animée d'un courroux de colombe

qu'a frappée la foudre d'un enfant méchant.

Quant à Mariette, son erreur ne fut pas moins complète : elle croyait avoir sauvé mademoiselle de Lauzane lorsqu'elle venait, au contraire, d'enflammer son imagination. La bonne chère créature n'était femme qu'à demi en ce que l'amour était un sentiment connu de son cœur, mais incompris. Qu'on nous pardonne, à ce propos, une figure audacieuse. Il en est de certains amoureux comme de certains voyageurs qui parcourent de vastes contrées et n'en rap-

portent que des souvenirs vulgaires ; ils ont beaucoup vu, ils n'ont rien étudié. Les yeux ont veillé! l'âme a dormi; les jambes ont marché, l'esprit n'a pas bougé! Ces yeux-là connaissent les pays qu'ils ont visités, ils ne les comprennent pas; ils sont au voyageur intelligent et passionné ce que l'enfant récitant une leçon imposée à sa mémoire est à l'homme d'étude qui discute avec sa raison; l'un répète sans comprendre et oublie; l'autre analyse, comprend, savoure et n'oublie plus.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Melun — Imprimerie de DESRUES et Cie.

